

Marie Bonaparte

Marie Bonaparte (en grec moderne : Μαρία Βοναπάρτη), princesse Bonaparte, puis, par son mariage, princesse de Grèce et de Danemark, est née le 2 juillet 1882 à Saint-Cloud (aujourd'hui dans les Hauts-de-Seine) et morte le 21 septembre 1962 à Gassin (dans le Var), en France. Arrière-petite-fille de Lucien Bonaparte et épouse du prince Georges de Grèce, c'est une femme de lettres, une mécène et une psychanalyste disciple de Sigmund Freud, dont elle a contribué à diffuser le travail en France et en Grèce.

Issue d'une branche non-dynaste de l'ancienne famille impériale française, Marie Bonaparte devient orpheline de mère peu de temps après sa naissance. Élevée par son père, Roland Bonaparte, et par sa grand-mère paternelle, Justine-Éléonore Ruffin, l'enfant grandit au milieu d'adultes plus intéressés par la fortune qu'elle a héritée de sa mère, Marie-Félix Blanc, que par son intelligence précoce. Atteinte d'une tuberculose bénigne à l'âge de 4 ans, elle est traitée en infirme jusqu'à l'adolescence. Elle reçoit, par ailleurs, une éducation lacunaire, afin que son esprit n'effraie pas d'éventuels prétendants. Séduite par Antoine Leandri, le secrétaire de son père, alors qu'elle a à peine 16 ans, elle est ensuite victime de chantage de sa part jusqu'à sa majorité. Parvenue à se libérer de l'escroc, elle doit cependant lui verser une forte somme pour récupérer les lettres qu'elle lui a écrites. Par la suite, la princesse se consacre à ses études et à la lecture. Désireuse de devenir médecin, elle est pourtant poussée au mariage par son père, qui réalise son rêve en l'unissant à Georges de Grèce, un prince apparenté à la plupart des dynasties européennes.

Entrée dans la maison royale de Grèce, Marie y découvre un style de vie oisif, fait d'innombrables réunions familiales auxquelles elle n'est pas habituée et qui l'ennuient. Surtout, elle doit affronter l'homosexualité de son époux, qui vit une relation amoureuse avec son oncle, le prince Valdemar de Danemark. En dépit de la naissance de deux enfants, nommés Pierre et Eugénie, et d'une réelle affection pour Georges, la princesse se réfugie alors dans une succession de liaisons avec des personnalités comme Aristide Briand, Jean Troisier ou Rudolph Loewenstein. Libérée de ses séjours en Grèce par la Première Guerre mondiale, moment où la rumeur publique la dit prête à devenir reine des Hellènes, et surtout par les événements qui accompagnent la guerre gréco-turque, Marie fait de Saint-Cloud sa résidence principale. Très affectée par le décès de son père en 1924 et de plus en plus consciente de sa frigidité, la princesse traverse une crise intérieure qui la pousse vers la psychanalyse, alors peu connue en France.

Longtemps proche du médecin et sociologue Gustave Le Bon puis du psychanalyste René Laforgue, Marie trouve en Sigmund Freud un nouveau père de substitution. Sa rencontre avec le vieux praticien se déroule à Vienne, en 1925, et elle donne lieu à une analyse féconde, durant laquelle la princesse prend conscience de l'origine de ses troubles, liés à l'observation d'adultes en pleine relation sexuelle lorsqu'elle était enfant. Prolongée jusqu'en 1929, cette analyse ne guérit cependant pas Marie de sa frigidité. Elle se tourne alors vers la chirurgie et subit trois opérations vaginales auprès du D^r Josef von Halban, sans succès. Revenue à Paris, la princesse se consacre au développement de la psychanalyse en France. Grâce à sa fortune, elle contribue ainsi à la fondation de la Société psychanalytique de Paris et de la *Revue française de psychanalyse*, en 1926. Elle diffuse également la pensée de Freud en traduisant plusieurs de ses ouvrages entre 1927 et 1940, ce qui n'est pas sans causer scandale. Surtout, elle écrit ses propres textes, dont une psychobiographie d'Edgar Allan Poe, qui rencontre un large succès et constitue son œuvre maîtresse (1933).

La montée du nazisme et l'annexion de l'Autriche par le Troisième Reich en 1938 choquent fortement Marie, qui revient à Vienne pour sauver Freud et sa famille. La princesse s'acquitte alors de la rançon que les nazis exigent pour laisser ses amis rejoindre le Royaume-Uni et sauve, par la même occasion, environ deux cents intellectuels menacés par le régime hitlérien. Deux ans plus tard, Marie assiste à l'invasion et à l'occupation de la France par les forces allemandes. Avec son époux, elle rejoint alors la Grèce, où la monarchie a été restaurée en 1935 après un long intermède républicain. Ce séjour est cependant de courte durée car la Grèce est à son tour envahie l'année suivante. C'est donc en exil en Afrique du Sud que la princesse et sa famille passent l'essentiel de la Seconde Guerre mondiale.

Revenue en Europe à la Libération, Marie s'engage dans les grands débats qui divisent les milieux psychanalytiques français. Représentante de l'analyse profane, qu'elle pratique depuis 1928, la princesse offre tout son soutien à Margaret Clark-Williams, condamnée en 1953 pour exercice illégal de la médecine, à la suite d'un procès retentissant. Surtout, Marie entre en conflit avec Jacques Lacan, qu'elle méprise pour ses idées et sa pratique des « séances courtes ». En parallèle, la princesse continue à écrire et publie, en 1951, sa seconde œuvre majeure, *De la sexualité de la femme*, qui soulève de nombreuses controverses. Après la disparition de son époux en 1957, Marie se lance dans un combat contre la peine de mort mais échoue à sauver le criminel californien Caryl Chessman, exécuté en 1960. Victime d'une leucémie aigüe, la princesse meurt près de sa résidence de Saint-Tropez en 1962.

Famille

Issue de la branche de Lucien Bonaparte (1775-1840), prince de Canino et Musignano¹, Marie est la fille unique de Roland Bonaparte (1858-1924) et de son épouse Marie-Félix Blanc (1859-1882)². Par son père, elle est la petite-fille du prince Pierre-Napoléon Bonaparte (1815-1881) et de sa femme Justine-Éléonore Ruffin (1832-1905) tandis que, par sa mère, elle descend de l'homme d'affaires François Blanc (1806-1877) et de sa deuxième épouse Marie Hensel (1833-1881)³.

Les 21 novembre et 12 décembre 1907, Marie Bonaparte épouse civilement, à Paris, puis religieusement, à Athènes, le prince Georges de Grèce (1869-1957), second fils du roi Georges I^{er} de Grèce (1845-1913) et de son épouse la grande-duchesse Olga Constantinovna de Russie (1851-1926)². Par son père, le prince est donc un descendant du roi Christian IX de Danemark (1818-1906), surnommé le « Beau-père de l'Europe »⁴, tandis que, par sa mère, il est un arrière-petit-fils du tsar Nicolas I^{er} de Russie (1796-1855)⁵.

Marie Bonaparte <p>(e1) Μαρία Βοναπάρτη</p>	
 <div>La princesse Marie vers 1908.</div>	
Biographie	
Titulature	Princesse Bonaparte ^{N 1} <p>Princesse de Grèce et de Danemark</p>
Dynastie	Maison Bonaparte
Autres fonctions	Femme de lettres <p>Psychanalyste</p> Mécène
Nom de naissance	Marie Bonaparte
Naissance	2 juillet 1882 <p>Saint-Cloud (France)</p>
Décès	21 septembre 1962 <p>Gassin (France)</p>
Sépulture	Tatoï
Père	Roland Bonaparte
Mère	Marie-Félix Blanc
Conjoint	Georges de Grèce
Enfants	Pierre de Grèce <p>Eugénie de Grèce</p>
Religion	Catholicisme (athéisme)
 <div>Princesse Bonaparte <p>Princesse de Grèce et de Danemark</p></div>	



Princesse Bonaparte
 Princesse de Grèce et de Danemark

De l'union de Marie et de Georges naissent deux enfants :

- Pierre de Grèce (1908-1980), prince de Grèce et de Danemark, qui épouse, en 1939, la divorcée d'origine russe Irène Aleksandrovna Ovtchinnikova (1904-1990)⁸ ; il s'agit là d'une union inégale qui prive le prince de ses droits dynastiques⁷ ;
- Eugénie de Grèce (1910-1988), princesse de Grèce et de Danemark, qui épouse, en 1938, le prince Dominique Radziwill (1911-1976) avant de divorcer en 1946 ; elle se remarie, en 1949, avec Raymond de Tour et Taxis (1907-1986), prince della Torre e Tasso et duc de Castel Duino, avant de divorcer une seconde fois en 1965⁸.

Biographie

Enfance et adolescence

Origines et entourage familial

Arrière-petite-nièce de Napoléon I^{er}⁹, Marie Bonaparte appartient à une branche non-dynaste de la famille impériale française¹⁰. Son arrière-grand-père, Lucien Bonaparte¹¹, et son grand-père, Pierre-Napoléon Bonaparte¹², ont en effet conclu des unions inégales, non autorisées par les chefs de leur maison¹³. En outre, le père de Marie, Roland Bonaparte, est né plusieurs années avant le mariage civil de ses parents, et Napoléon III le regardait comme un enfant illégitime¹⁴. Après avoir effectué de brillantes études¹⁵, Roland Bonaparte a lui aussi épousé une roturière, Marie-Félix Blanc¹⁶, mais celle-ci lui a apporté une dot considérable, évaluée à environ 14 500 000 francs¹⁷. Par sa mère, Marie Bonaparte appartient en effet à une famille de gens d'affaires et son grand-père, François Blanc, a fait fortune grâce aux jeux d'argents, d'abord à Hombourg¹⁸, puis à Monaco^{19,20}.

Marie Bonaparte voit le jour le 2 juillet 1882 mais sa naissance se passe difficilement^{21,22,23}. Marie-Félix Blanc souffrant d'une tuberculose avancée²⁴, son travail dure trois jours et sa fille doit être ranimée par le médecin parce qu'elle a manqué d'oxygène en venant au monde²⁵. Les semaines suivant l'accouchement, l'enfant et sa jeune mère semblent se rétablir et Marie-Félix Blanc profite pleinement des joies de la maternité²⁶. Victime d'une embolie, elle meurt pourtant le 1^{er} août 1882, juste après avoir présenté sa fille à son frère, Edmond Blanc²⁷. Après le décès de sa mère, Marie Bonaparte est placée sous la responsabilité de sa grand-mère paternelle, Justine-Éléonore Ruffin (dite « Nina »), qui vient seconder Roland Bonaparte dans son foyer²⁸. La petite fille entretient cependant des relations distantes avec sa grand-mère, qui ne ressent guère d'attrait pour les enfants²⁹, et avec son père, qui se montre mal à l'aise en sa compagnie et effectue de fréquents séjours à l'étranger pour ses études ethnologiques et géographiques³⁰.

D'abord confiée aux soins d'une nourrice, Rose Boulet, avec laquelle elle passe ses trois premières années³¹, Marie Bonaparte est ensuite placée sous l'autorité de deux gouvernantes successives : une femme prénommée Lucie (dont elle est séparée brutalement en 1887)³² puis Marie-Claire Bernardini (dite « Mimau »), qui savent l'entourer de leur affection³³. Largement coupée des autres enfants^{N2}, la petite fille grandit au milieu d'une cohorte d'adultes, qui jouent des rôles divers dans son développement intellectuel et affectif³⁴. Il y a d'abord sa tante paternelle Jeanne Bonaparte, à la fois source d'émerveillement et de tourment³⁵, et l'époux de celle-ci, Christian de Villeneuve-Esclapon, personnalité brillante et fidèle soutien³⁶. Il y a aussi son oncle maternel, Edmond Blanc, qui joue en même temps le rôle de subrogé tuteur et d'intermédiaire avec les Blanc³⁷. On peut également citer M^{me} Proveux, la lectrice de sa grand-mère, qui passe ses journées à commérer et à parler politique³⁸ ; M^{me} Bonnaud, femme du bras droit du prince, qui a poussé Marie-Félix Blanc à tester en faveur de son époux avant de mourir et jouit ainsi d'une place particulière³⁹ dans le « panthéon des assassins » qui fascinent la petite Marie⁴⁰ ; M^{me} Escard, épouse du bibliothécaire du prince, en qui la petite fille voit une hypocrite⁴¹. Viennent finalement le piqueur Pascal Sinibaldi, probable demi-frère de Roland Bonaparte, qui se montre généreux avec l'enfant mais compromet sa gouvernante Lucie en la séduisant⁴², ainsi que le secrétaire Antoine Leandri, et son épouse Angèle, qui trahissent Marie à l'adolescence⁴³.

Enfance et éducation



Justine-Éléonore Ruffin (v. 1900), grand-mère de Marie Bonaparte.

Marie Bonaparte passe ses premières années à Saint-Cloud⁴⁴, où le prince Roland fait racheter, au nom de sa fille, la propriété^{N3} où celle-ci a vu le jour⁴⁵. En février 1885, la famille déménage cependant dans une maison de style néo-Renaissance située à Cours-la-Reine, dans la capitale⁴⁶. Plus tard, les Bonaparte s'installent rue Galilée⁴⁷, avant d'emménager, en 1896, dans un vaste hôtel particulier construit par le père de Marie avenue d'Iéna⁴⁸. L'été, la petite fille part en vacances avec sa grand-mère, les Villeneuve et les domestiques de la maison, tandis que le prince Roland passe de longues périodes à l'étranger pour ses recherches. Durant son enfance, Marie séjourne ainsi successivement à Dieppe⁴⁹, à San Remo⁵⁰, à Malabry⁵¹ et dans la Beauce⁵². De ces voyages et de ses séjours à Saint-Cloud, la princesse conserve, toute sa vie, un grand attrait pour la mer, pour le climat méditerranéen⁵³ et pour la nature⁵⁴.

À l'âge de quatre ans, Marie Bonaparte est victime d'un accès de tuberculose bénigne, ce qui terrorise son père et sa grand-mère, qui craignent de voir la fortune de l'enfant revenir aux Blanc^{55,56,57,58}. Après cet événement, sa famille traite la princesse en invalide, ce qui lui vaut d'être recluse à domicile⁵⁹. Dans ces conditions, Marie développe différentes phobies (parmi lesquelles une peur des boutons)⁶⁰ et devient ensuite hypocondriaque en grandissant⁶¹. Manquant d'exercice physique, elle finit par ailleurs par devenir voûtée, ce qui l'oblige à suivre des cours de gymnastique correctrice et à porter un corset de fer⁶².

Dotée d'une grande intelligence⁶³, Marie Bonaparte rêve, très jeune, de marcher sur les pas de son père, qu'elle idolâtre malgré sa froideur⁶⁴. Elle reçoit cependant une éducation volontairement lacunaire⁶⁵ car Roland Bonaparte et Justine-Éléonore Ruffin craignent qu'une princesse trop cultivée soit difficilement mariable, une fois devenue adulte⁶⁶. Ils redoutent, par ailleurs, que l'attrait de l'enfant pour le latin ne la pousse vers la religion catholique, qu'ils méprisent⁶⁷. Jusqu'à l'adolescence, elle reçoit donc des préceptrices de qualité assez médiocre (parmi lesquelles M^{me} Jéhene, fille naturelle du comédien Joseph Samson⁶⁸), qui développent malgré tout son goût pour les langues⁶⁹, le théâtre⁷⁰ et la musique⁷¹. Elle profite en outre des connaissances de son père, qui l'initie au dessin, à la physique, à la géographie, à l'astronomie et à la botanique⁷², et d'Hortense Bonnaud, qui lui fait découvrir la mythologie gréco-romaine^{73,74}. Son éducation religieuse, jugée nécessaire afin de faciliter un futur mariage, est naturellement plus sommaire⁷⁵.



Marie-Félix Blanc (v. 1872) et Roland Bonaparte (1885), parents de Marie Bonaparte.



Fascinée par l'exemple de son père, qui passe de longues heures à écrire dans son bureau, Marie Bonaparte se livre, entre l'âge de sept ans et demi et dix ans, à la rédaction de cinq cahiers, qu'elle intitule *Bêtises*. Rédigés en anglais (pour les quatre premiers) et en allemand (pour le dernier), ces textes racontent notamment la tristesse et la solitude de la petite fille face à une famille qui ne lui prête guère attention. Retrouvés par la princesse après la mort de son père, en 1924, ces cahiers sont plus tard publiés par ses soins et commentés sous l'angle de la psychanalyse^{N 4, 76, 77}. Durant sa petite enfance, Marie Bonaparte développe par ailleurs une véritable passion pour les assassins, auxquels elle s'identifie à cause de son histoire familiale. Elle apprend en effet, très jeune, l'assassinat du journaliste Victor Noir par son grand-père, Pierre-Napoléon Bonaparte et voit, en outre, dans son grand-oncle Napoléon I^{er} un « assassin monumental ». Cependant, c'est surtout l'histoire de son père, dont la rumeur veut qu'il ait assassiné Marie-Félix Blanc pour s'emparer de sa fortune, qui explique l'étrange fascination que la princesse voue aux meurtriers^{78, 79, 80}.

Une adolescente meurtrie

L'année 1896 marque un tournant dans la vie de Marie Bonaparte, qui ne fréquentait, jusque-là, aucune personne de son âge. Invitée à prendre le thé chez Émile Ollivier, l'ancien Premier ministre de Napoléon III, la princesse fait en effet la connaissance de sa fille Geneviève, avec laquelle elle se lie d'une forte amitié⁸¹. Un an plus tard, Roland Bonaparte emmène, pour la première fois, sa fille dans l'une de ses expéditions scientifiques dans les Alpes suisses. Pour Marie, qui voue une grande admiration pour son père et qui se passionne pour son travail sur les glaciers, ce séjour constitue un grand moment de bonheur. C'est aussi, pour elle, l'occasion de faire la connaissance de Marie-Lætitia Bonaparte, veuve du roi Amédée I^{er} d'Espagne, qui fait à ses cousins l'honneur de leur rendre visite à Saint-Moritz⁸².

De retour à Paris, le prince Roland, qui a finalement pris conscience de l'intelligence de sa fille, limoge sa médiocre préceptrice et la remplace par deux professeures du lycée Racine, M^{lle} Marthe Boutry et M^{me} Marie-Adèle Grünevald. Avec la première, Marie Bonaparte approfondit sa connaissance de la littérature tandis qu'avec la seconde, elle apprend à aimer les mathématiques, qui la rebutaient auparavant⁸³. Motivée par ses progrès rapides, la princesse demande alors à son père et à sa grand-mère l'autorisation de présenter le brevet élémentaire, mais ceux-ci l'en empêchent, prétextant la perfidie des républicains, qui pourraient profiter d'un échec à l'examen pour humilier l'ancienne famille impériale^{84, 85, 86}. Meurtrie par cette interdiction, Marie Bonaparte se replie sur elle-même et néglige plus que jamais son apparence physique⁸⁷.

Durant l'été 1898, Roland Bonaparte repart en voyage dans les Alpes avec sa maisonnée. Pendant ce séjour, Antoine Leandri, le secrétaire du prince, profite du mal-être et de la maladresse de Marie pour la compromettre, et cela avec la complicité de son épouse Angèle^{88, 89, 90}. À l'époque, la princesse a seize ans et elle n'a strictement aucune expérience de l'amour, même si elle a déjà connu ses premiers émois sentimentaux à l'opéra⁹¹. Avec quelques paroles enjôleuses et quelques caresses, le secrétaire corse s'arrange pour obtenir une mèche de cheveux et un mot d'amour de Marie Bonaparte⁹². Par la suite, lui et sa femme poussent la princesse à se rebeller contre son père et sa grand-mère, accusés d'avoir assassiné Marie-Félix Blanc pour s'emparer de sa fortune⁹³. Ils renseignent, en outre, la princesse sur la liaison que son père entretient, depuis avant son mariage, avec une dame nommée Eugénie Baudry⁹⁴.

À la même époque, Marie Bonaparte fait ses premiers pas dans le monde. Avec sa grand-mère et sa tante Jeanne, la jeune fille rend visite à la princesse Mathilde et à l'impératrice Eugénie⁹⁵. Quelque temps plus tard, elle fait la connaissance du prince Louis Murat et de son neveu, qui semblent tous deux intéressés par sa dot⁹⁶. Sous l'impulsion des Leandri, elle rencontre également sa tante maternelle, la princesse Radziwill, avec laquelle Roland Bonaparte est brouillé depuis le décès de sa belle-mère, en 1881⁹⁷. Or, ce rapprochement est vécu comme une trahison par le père de Marie, qui interdit à Antoine Leandri, puis à son épouse, l'entrée de sa maison⁹⁸. Le couple n'en reste cependant pas là puisqu'il parvient à établir une correspondance secrète avec la princesse, grâce à la complicité de Miss Hetty, sa professeure d'anglais⁹⁹.

Isolée de ceux qu'elle considère comme ses amis, Marie fait des scènes quotidiennes à son père et des rumeurs commencent à circuler, à Paris, disant qu'elle est séquestrée par sa famille. Pour les faire taire, Roland Bonaparte donne une grande réception à l'occasion des dix-sept ans de sa fille^{100, 85}. Sont alors invités plusieurs personnalités du gotha (parmi lesquelles la grande-duchesse de Mecklembourg, le grand-duc de Hesse-Darmstadt ou le prince Henri d'Orléans), ainsi que de nombreux artistes et intellectuels (comme Auguste Bartholdi, Caran d'Ache et Madeleine Lemaire) et des militaires, dont le capitaine Gouraud¹⁰⁰. L'événement mondain ne suffit cependant pas à calmer Marie Bonaparte, qui exprime sa tristesse en développant des maladies imaginaires¹⁰¹. Parallèlement, l'attitude des Leandri devient plus agressive. Désormais sans revenu, le secrétaire corse réclame 100 000 francs de dédommagement à la princesse, qu'il menace de compromettre en révélant sa correspondance. Terrorisée par la perspective du scandale, Marie s'arrange pour lui verser 1 000 francs par mois jusqu'à sa majorité par l'intermédiaire du bras droit de son père, Dominique Bonnaud^{102, 103}.

Une jeune fille à marier

Une hypocondriaque rêvant de devenir médecin

Durant les quatre années qui suivent, Marie Bonaparte vit dans la hantise de voir Antoine Leandri et son épouse réapparaître dans son existence¹⁰⁴. De plus en plus hypocondriaque, la princesse se persuade d'être à nouveau atteinte de tuberculose et confie ses angoisses dans un carnet qu'elle intitule *Journal d'une jeune poitrinaire*¹⁰⁵. Elle n'en néglige pas pour autant son éducation et poursuit avec acharnement son travail avec les professeures du lycée Racine¹⁰⁶. Elle profite par ailleurs des enseignements de son père, avec lequel elle herborise durant les vacances¹⁰⁷, et de la multitude d'intellectuels qui gravitent autour de sa famille¹⁰⁸. La jeune fille se réfugie en outre dans la lecture et dévore les ouvrages des philosophes des Lumières¹⁰⁹, les classiques russes¹¹⁰ et les textes d'Edgar Allan Poe¹¹¹. Avec son oncle, le marquis de Villeneuve, elle découvre également la poésie de Frédéric Mistral, les romantiques allemands et les philosophes de la Grèce antique¹¹².

Assoiffée de connaissances, la princesse caresse le rêve de devenir médecin et reçoit le soutien inattendu de sa tante Jeanne, qui intervient en sa faveur auprès de son frère. Cependant, Roland Bonaparte continue à s'opposer aux projets de sa fille, parce qu'il les juge incompatibles avec son désir de la voir épouser un membre du gotha européen. Marie en est naturellement affectée, mais les erreurs qu'elle a commises durant l'affaire Leandri la conduisent, de nouveau, à se soumettre à la volonté paternelle¹¹³. La jeune fille n'en étudie pas moins l'anatomie avec passion, et cela en dépit de la phobie qu'elle nourrit pour les squelettes¹¹⁴.

À l'aube de ses 21 ans, Marie est recontactée par Antoine Leandri, qui lui réclame désormais 200 000 francs en échange de ses lettres¹¹⁵. Face à ce chantage, celle-ci se résout à confesser ses déboires à son oncle maternel, Edmond Blanc, qui lui conseille alors de se tourner vers Roland Bonaparte. Malgré sa honte, la jeune fille obtempère. Or, à sa grande surprise, le prince reproche surtout à Marie de ne pas s'être confiée à lui plus tôt¹¹⁶. Il prend ensuite attache avec l'avocat Edgar Demange, défenseur de Pierre-Napoléon Bonaparte au moment de l'« affaire Victor Noir »¹¹⁷. Finalement, le juriste parvient à un accord avec le maître-



La jeune Marie Bonaparte dans les années 1890.



Antoine Leandri (en 1887), séducteur et maître-chanteur.



Marie Bonaparte, en 1905.

chanteur corse. En échange de 100 000 francs, ce dernier accepte de remettre l'intégralité de sa correspondance à la princesse. Il renonce par ailleurs à la tenue d'un procès, qui n'aurait pas manqué d'éclabousser la jeune fille^{118,119,120}. Pour Marie Bonaparte, qui doit en outre rembourser 36 000 francs avec intérêts à Dominique Bonnaud (pour l'argent qu'il a versé en son nom à Leandri avant sa majorité) et s'acquitter de 10 000 francs de frais d'avocat, ce dénouement est un énorme soulagement¹²¹.

Deux ans après ces événements, en 1905, Justine-Éléonore Ruffin meurt dans la chambre qu'elle occupe dans l'hôtel-Roland, situé avenue d'Éna^{122,123}. Pour Marie, qui a toujours entretenu des relations difficiles avec sa grand-mère, ce décès est surtout l'occasion d'assouvir une fascination morbide pour la mort et les rituels qui l'entourent. Bien plus, il constitue une sorte de libération, tant la jeune fille a le sentiment d'avoir été opprimée par son aïeule tout au long de son enfance et de son adolescence¹²². À la grande déception de la princesse, la disparition de sa grand-mère n'est par contre pas l'occasion d'un rapprochement avec son père, qui s'enferme dans la tristesse et se montre toujours aussi distant avec elle¹²⁴. Constamment préoccupé par l'argent, qu'il se plaint de dépenser en excès pour maintenir sa maison, Roland Bonaparte demande même à sa fille de tester en sa faveur, ce qu'elle se refuse à faire¹²⁵.

Une princesse difficile à marier

Alors que son cousin le prince Léon Radziwill se marie, en 1905, avec Claude de Gramont¹²⁶ et que sa cousine Jeanne de Villeneuve-Esclapon s'unit, l'année suivante, au baron Lucien Leret d'Aubigny¹²⁷, Marie Bonaparte se montre peu intéressée par le mariage. Toujours désireuse d'étudier la médecine¹²⁸, elle craint également de n'être courtisée que pour son immense fortune¹²⁹. Peu habituée à s'habiller ou à fréquenter le monde, elle mène une vie de recluse et est invitée à son premier bal, chez la princesse Murat, à presque 25 ans¹³⁰. Ses phobies et son hypocondrie la conduisent, par ailleurs, à se comporter de manière étrange, si bien que Roland Bonaparte et Christian de Villeneuve-Esclapon la jugent longtemps immariable¹³¹.

Cela n'empêche pas les proches de la jeune fille d'échafauder des projets matrimoniaux à son attention. Fidèle soutien du carlisme, son oncle Christian rêve ainsi de l'unir au duc de Madrid^{129,20}. Fervente catholique, sa gouvernante « Mimau » imagine la marier au prince héréditaire Louis de Monaco, afin d'éloigner celui-ci d'une vie de péchés¹²⁹. Désireux de laver la tache de sa propre illégitimité, son père cherche, quant à lui, à l'unir à un prince de sang royal¹³² et l'imagine fiancée à Hermann de Saxe-Weimar, héritier présomptif du Grand-duché de Saxe-Weimar-Eisenach. Parmi tous ces prétendants hypothétiques, seul le prince monégasque trouve grâce aux yeux de Marie, qui le sait assez riche pour ne pas en avoir après son or. Cependant, ce dernier ne s'intéresse pas à elle et il refuse même de la rencontrer^{129,133}.



Christian de Villeneuve et Jeanne Bonaparte, oncle et tante de Marie.

C'est finalement d'un autre pays méditerranéen que se présente le fiancé de la princesse. Sur les conseils du diplomate Nicolas Delyannis, Roland Bonaparte décide en effet d'unir sa fille au prince Georges de Grèce, apparenté à la plupart des dynasties du vieux continent grâce à sa filiation avec le « Beau-père de l'Europe », Christian IX de Danemark¹³⁴. En septembre 1906, le prince Roland organise ainsi un grand déjeuner en l'honneur du roi Georges I^{er} de Grèce, alors de passage à Paris¹³⁵. À la suite de cet événement, le roi des Hellènes fait savoir à son hôte qu'il serait ravi d'avoir Marie pour belle-fille¹³⁶. Une rencontre entre les deux jeunes gens est donc organisée quelques mois plus tard. Le 19 juillet 1907, le prince Georges se présente ainsi à l'hôtel-Roland en compagnie de son frère aîné, le diadoque Constantin¹³⁷. C'est le début d'une cour de 28 jours, au bout de laquelle Marie finit par accepter la demande en mariage d'un jeune homme qu'elle trouve séduisant et attendrissant mais peu à son écoute¹³⁸.

Le 29 août 1907, les deux jeunes gens se fiancent donc officiellement. Un contrat de mariage est aussitôt signé. Au grand étonnement de Roland Bonaparte, Georges de Grèce accepte, avec bienveillance, la séparation de biens et refuse tout droit de survie. Il rejette également la dotation que lui propose son futur beau-père. Quant à Marie, elle reçoit du prince Roland l'usufruit de l'héritage de Marie-Félix Blanc, estimé à 250 000 francs de rente¹³⁹, somme qui vient s'ajouter aux 800 000 francs qu'elle percevait déjà¹⁴⁰. Peu après, le marquis et la marquise de Villeneuve-Esclapon entament des négociations avec la Papauté pour permettre à Marie d'épouser un orthodoxe, considéré comme schismatique. C'est cependant un échec et la jeune fille est excommuniée, sans qu'elle en ressente la moindre tristesse, compte tenu de l'athéisme qu'elle professe depuis son adolescence¹⁴¹. Dans le même temps, Marie fait l'achat, à la maison Drecoll, d'un énorme trousseau, qui engloutit la quasi-totalité de son revenu annuel^{140,142}.

Une union bancal

Un mariage à trois



Marie et Georges de Grèce, lors de leurs noces à Athènes (1907).

Le mariage civil du jeune couple est célébré à la mairie du 16^e arrondissement de Paris, le 21 novembre 1907. Les témoins de Marie sont ses tantes, les princesses Jeanne Bonaparte et Louise Radziwill ; ceux de Georges sont son frère Nicolas et le diplomate grec Nicolas Delyannis¹⁴⁰. Afin de ne pas avoir à affronter son ennemi, l'homme politique Elefthérios Venizélos¹⁴⁰, qui l'a combattu lorsqu'il était haut-commissaire de la Crète autonome¹⁴³, le prince aurait préféré que la cérémonie religieuse se produise également en France mais le roi des Hellènes ne l'entend pas de cette oreille et le mariage orthodoxe est célébré à Athènes le 12 décembre 1907¹⁴⁰. Il donne lieu à une longue et imposante cérémonie, durant laquelle Marie se sent proche de défaillir¹⁴⁴.

Les premiers contacts de Marie avec sa belle-famille sont chaleureux¹⁴⁵, même si des frictions se font rapidement jour entre elle et l'une de ses belles-sœurs, la grande-duchesse Hélène Vladimirovna de Russie, connue pour son caractère hautain¹⁴⁶. C'est cependant la personnalité du prince Valdemar de Danemark, frère cadet du roi Georges I^{er} de Grèce, qui attire le plus l'attention de Marie Bonaparte¹⁴⁷. Son mari lui a, en effet, longuement parlé de cet oncle, auquel il voue une tendresse toute particulière depuis son adolescence passée dans la marine royale danoise¹⁴⁸. À son grand désarroi, Marie comprend progressivement que son époux est homosexuel et qu'il est passionnément amoureux du prince, que Marie trouve, quant à elle « fort ordinaire, pas très beau, peu intelligent, peu généreux et souvent acariâtre »^{149,150,151}.

Dans ces conditions, la nuit de noces du jeune couple se passe mal. Il faut ainsi toute la persuasion de Valdemar de Danemark, qui a accompagné le prince et la princesse dans leur lune de miel, pour que Georges réussisse à accomplir son devoir conjugal. Le prince de Grèce se montre en outre maladroit et brutal avec sa femme, à qui il déclare, quand il la prend : « Je hais cela autant que toi. Mais il faut bien, si l'on veut des enfants... »^{79,152}. En dépit de cet échec et des nombreux adultères réciproques qui le suivent, naît, au sein de ce couple improbable, une profonde amitié qui dure jusqu'à la mort de Georges, en 1957^{153,154}.

Une belle-famille ennuyeuse

Le prince Georges n'ayant presque aucune obligation officielle¹⁵⁵, le couple passe les premières années de son mariage entre sa résidence athénienne^{N5,156}, l'hôtel parisien du prince Roland¹⁵⁷ et la petite ville danoise de Gentofte, où le prince Valdemar possède sa résidence d'été¹⁵⁸. Marie séjourne alors de longues semaines en compagnie des descendants du roi Christian IX de Danemark, et cela lui pèse. Pour elle, qui a toujours vécu dans un environnement intellectuellement stimulant, la famille de son époux semble désespérément fade et bourgeoise^{159,160}. Seule la princesse Marie d'Orléans, épouse de Valdemar, et le duc de Cumberland, héritier du trône de Hanovre, trouvent grâce à ses yeux parce qu'ils apparaissent « comme deux bougies allumées parmi des bougies éteintes »¹⁶¹.



Les princes Georges de Grèce (à droite) et Valdemar de Danemark (à gauche), vers 1900.

Déçue par sa nouvelle vie, Marie Bonaparte envisage un moment de quitter son époux, mais sa grossesse l'en dissuade finalement¹⁶². Revenue en France pour accoucher, elle vit dans la hantise de mourir en donnant le jour à son enfant, comme sa mère. Cependant, l'arrivée du bébé (un petit garçon né le 3 décembre 1908 et prénommé Pierre) se passe bien et rapproche même la princesse de son époux, qui est ravi d'avoir un fils¹⁶³. L'ennui lié au quotidien de la princesse reprend cependant bien vite le dessus¹⁶⁴. Confrontée à la froideur de Georges, qui lui préfère Valdemar, elle flirte avec l'un des fils de celui-ci, le prince Aage de Danemark¹⁶⁴. Plus tard, elle entretient une liaison avec l'un des frères de Georges, le diadoque Constantin¹⁶⁵, avant de nouer une relation avec Lembessis, le chambellan de son époux^{166,167}.

En dépit de ces événements, Marie et Georges poursuivent leur vie conjugale et la princesse devient à nouveau enceinte. Le 10 février 1910, elle accouche, à Paris, d'une petite fille prénommée Eugénie. Or, cette naissance ne réjouit pas le prince hellène, qui aurait préféré avoir un autre garçon¹⁶⁸. Dans le même temps, « Mimau », qui continuait à vivre avec sa protégée depuis son mariage, développe un comportement instable et décide finalement de retourner auprès de sa propre famille. Pour Marie, qui voit toujours dans la vieille femme une mère de substitution, c'est un creveu-cœur, même si leur relation se poursuit à distance¹⁶⁹.

Un pays en révolution et en guerre



Le roi Georges I^{er} et la reine Olga de Grèce entourés de leurs enfants et petits-enfants (1904).

Le 28 août 1909, le royaume de Grèce est secoué par un coup d'État militaire qui porte bientôt Elefthérios Venizélos, l'ennemi juré du prince Georges, à la tête du cabinet¹⁷⁰. Dans le même temps, les fils du roi Georges I^{er} sont contraints à démissionner de l'armée¹⁷¹ et l'époux de Marie, qui était déjà en disponibilité depuis 1906, doit renoncer à ses fonctions dans la marine hellénique¹⁷². Après une période de forte instabilité, dont Marie se sert comme excuse pour ne pas rentrer à Athènes¹⁷³, le pays se modernise sous l'action du nouveau Premier ministre. En 1912, l'homme d'État crétois profite par ailleurs de l'affaiblissement que connaît l'Empire ottoman après sa guerre contre l'Italie pour nouer des alliances avec les autres royaumes des Balkans, en prévision d'un nouveau conflit¹⁷⁴.

Alors que la guerre approche, les fils du roi des Hellènes sont rappelés dans l'armée et Marie, Georges et leurs enfants rentrent à Athènes le 10 octobre 1912. Quelques jours plus tard, le 17 octobre, la Grèce rejoint ses alliés, déjà en conflit contre l'Empire ottoman. Marie et son époux offrent alors des ambulances à l'armée, qui n'en disposait guère¹⁷⁴. Georges est ensuite nommé aide de camp général de son père, tandis que Marie se joint à la reine Olga et à ses belles-sœurs Sophie, Hélène et Alice pour organiser les secours aux soldats blessés. L'arrière-petite-nièce de Napoléon I^{er} prend ainsi la tête d'un

hôpital improvisé dans l'École militaire et du navire-hôpital *Albania*, chargé d'acheminer des blessés de Volos et de Salonique jusqu'à la capitale¹⁷⁵. En décembre, la princesse reçoit en outre la gestion de l'hôpital d'Épire, ce qui l'amène à faire la connaissance d'un jeune chirurgien suisse nommé Albert Reverdin¹⁷⁶. C'est le début d'une nouvelle liaison, qui dure tout au long de la guerre et qui reprend, plus tard, à Paris¹⁷⁷.

Revenue dans la capitale hellénique à la mi-février 1913, Marie engage une nouvelle gouvernante britannique pour ses enfants. Nommée Violet Croisdale, mais rapidement surnommée « Croisy », cette dernière joue ensuite un rôle important dans la vie de la princesse et de sa famille¹⁷⁶. Peu de temps après, le 18 mars, le roi Georges I^{er} est assassiné à Thessalonique et Marie assiste à ses funérailles aux côtés du reste de la famille royale. Après cet événement tragique, la jeune femme, son époux et leurs enfants rentrent en France et, lorsque éclate la Deuxième guerre balkanique, en juin, seul Georges reprend la route de la Grèce¹⁷⁸. Un mois plus tard, les combats se terminent, laissant le royaume hellène considérablement agrandi et le gouvernement de Venizélos affermi¹⁷⁹. Georges n'ayant plus de raison de rentrer à Athènes, son épouse est désormais libre de mener la vie dont elle rêve à Paris¹⁸⁰.

La Première Guerre mondiale

De Paris à Gentofte

Depuis 1909, Marie est l'amie du médecin et sociologue Gustave Le Bon, que le prince Roland lui a présenté. Célèbre pour ses ouvrages, et notamment pour *La Psychologie des foules* (1895), le vieil homme jouit d'une réputation de penseur et il organise, chaque semaine, des déjeuners et des dîners durant lesquels il réunit toutes sortes de personnalités brillantes^{142,181}. Rapidement, Le Bon se transforme en père de substitution et en guide intellectuel pour la princesse, qui est fascinée par son esprit¹⁸². Encouragée par son idole, elle se remet à écrire^{167,183}. Elle commence également à recevoir, et accueille notamment les hommes politiques Raymond Poincaré et André Tardieu, à l'occasion de « petits dîners », durant lesquels elle a la joie de constater qu'elle plaît à ceux qu'elle admire¹⁷³.



Le Dr Gustave Le Bon, ami de Marie, à la fin du xix^e siècle.

Revenue à Paris après la Première guerre balkanique, en juin 1913, Marie reprend ses invitations et accueille, chez son père, l'écrivain Rudyard Kipling, qu'elle présente à ses enfants. La liaison qu'elle entame, dans les mêmes moments, avec le Président du Conseil Aristide Briand, la guérit toutefois de cette frénésie de réceptions^{160,180}. De fait, cette nouvelle relation extraconjugale trouble la princesse, qui tombe passionnément amoureuse de l'homme politique, alors qu'elle ne ressentait qu'une forte attraction sexuelle pour ses précédents amants. Cela ne l'empêche cependant pas de continuer à voir Albert Reverdin lorsqu'il séjourne dans la capitale française^{184,185,186}.

Marie et sa famille sont encore en France lorsque se produit l'attentat de Sarajevo, qui coûte la vie à l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche et à son épouse, mais l'événement ne leur semble pas assez grave pour qu'ils diffèrent leur séjour annuel au Danemark. Arrivée à Bemstorff le 2 juillet 1914, la princesse est bientôt surprise par le déclenchement de la Première Guerre mondiale, qui l'isole jusqu'en octobre dans le petit royaume scandinave, resté neutre¹⁸⁷. Fervente patriote, Marie se lamente alors de n'être pas à Paris et publie, avec l'approbation de la famille royale de Danemark, un article (intitulé « Victimes » et signé « M. B. ») dans *Le Temps* pour exprimer son indignation après l'incendie, par les forces allemandes, de la bibliothèque de Louvain¹⁸⁸.

Entre Paris et Athènes



Portrait d'Aristide Briand, premier grand amour de Marie, par Marcel Baschet (1916).

Le royaume hellène étant resté neutre, Marie et sa famille parviennent finalement à revenir en France le 14 novembre 1914, grâce à leurs passeports grecs. Après une halte à l'hôtel-Roland, ils s'établissent alors dans la demeure où la princesse a vu le jour, à Saint-Cloud¹⁸⁹. Du fait de son appartenance à la famille royale de Grèce, Marie ne peut pas s'impliquer, comme elle le voudrait, pour soutenir l'armée française. Elle réunit cependant des fonds destinés à la Croix-Rouge et à un hôpital tenu par une demoiselle Argyropoulos¹⁹⁰. La princesse reprend par ailleurs sa liaison avec Aristide Briand¹⁹¹, qui devient progressivement un intime de la famille. Adoré par Pierre et Eugénie¹⁹², l'homme politique parvient par ailleurs à se faire adopter par Roland Bonaparte¹⁸⁸ et Georges de Grèce, qu'il éprouve finalement du remords à tromper¹⁹³.

Le 8 juin 1915, Georges et Marie retournent à Athènes, après avoir mis leurs enfants en lieu sûr au château de Bonnétable, chez Lise Radziwill, duchesse de Doudeauville. Le roi Constantin I^{er} est alors gravement malade et la Grèce traverse de grosses difficultés politiques, causées par les divisions entre partisans de la Triple-Entente et des puissances centrales¹⁹⁴. Marie, qui éprouve de la sympathie pour Elefthérios Venizélos depuis les Guerres balkaniques¹⁹⁵, aimerait le voir revenir aux commandes du pays. Elle juge par ailleurs la reine Sophie, sœur du kaiser Guillaume II, beaucoup moins pro-allemande que le gouvernement¹⁹⁴.

Revenue en France le 20 juillet suivant¹⁹⁶, Marie commet des imprudences avec Briand et la rumeur de leur liaison se répand rapidement dans la capitale¹⁹⁷. Le prince Georges en conçoit de la tristesse et de la jalousie, mais il réagit assez mollement¹⁹⁸. Il espère, en effet, profiter de la position de l'amant de son épouse pour jouer les conciliateurs entre l'Entente et la Grèce, où commence, en octobre 1915, l'occupation de Thessalonique par les Alliés¹⁹⁶. Au fil des mois, les tensions croissantes entre le royaume hellène et l'Entente conduisent toutefois le prince Georges à se montrer plus critique vis-à-vis du gouvernement français, qu'il accuse de vouloir renverser sa dynastie¹⁹⁹. Dans ce contexte difficile, Marie montre son

engagement vis-à-vis de son pays natal en fondant, à Thessalonique, un hôpital destiné aux soldats du corps expéditionnaire allié^{200,201}. Or, après la confrontation des forces françaises et grecques à Athènes le 1^{er} décembre 1916, Briand propose aux Alliés de destituer Constantin I^{er}, ce qui fait dire à ses ennemis qu'il désire faire de sa maîtresse la nouvelle reine des Hellènes²⁰². Cependant, Marie n'a absolument aucune ambition en ce sens²⁰³.

Les dernières années de la guerre ne sont que tristesse et colère pour le prince Georges²⁰⁴ et Marie, qui éprouve toujours de la tendresse pour son époux²⁰⁵, en souffre d'autant plus que le nom de sa belle-famille est régulièrement insulté par la presse française²⁰⁶. En février 1917, une révolution secoue la Russie et contraint le tsar Nicolas II à abdiquer²⁰⁷. Quelques mois plus tard, en juin, Constantin I^{er} est balayé du trône par les Alliés puis remplacé par son deuxième fils, le jeune Alexandre I^{er}²⁰⁸. Surtout, de nombreux parents russes du prince hellène, parmi lesquels ses beaux-frères les grands-ducs Paul et Georges, sont assassinés par les Bolcheviks²⁰⁹. Roland Bonaparte, le père de Marie, souffre lui-aussi des événements qui secouent l'Europe mais c'est parce que l'arrivée des communistes à Moscou lui fait perdre la moitié de sa fortune, constituée en grande partie d'emprunts russes²⁰³.

Entre Paris et la province

À la fin de la Première Guerre mondiale, Marie et Aristide Briand s'éloignent progressivement, même s'ils restent en bons termes²¹⁰. L'homme politique souffre en effet de la frigidité de la princesse, qui peine à se donner à lui²¹¹. Cela n'empêche pas celle-ci d'acquiescer, en 1918, le château de Blain, étroitement lié à l'enfance du Président du Conseil²¹². Pendant cette période, la princesse voyage à plusieurs reprises en province avec ses enfants. Elle se rend ainsi à Nice pour voir « Mimau »²¹³, qui meurt le 23 avril 1919²¹⁴, et séjourne longuement dans son domaine breton, notamment lorsque la grippe espagnole frappe la capitale²¹⁵.

Le 2 décembre 1918, Marie signe un contrat avec les éditions Flammarion pour la publication d'un premier ouvrage. Paru dans la collection dirigée par Gustave Le Bon, il est intitulé *Guerres militaires et guerres sociales*^{123,216,217}. L'écriture de ce livre est l'occasion, pour la princesse, de se plonger dans l'étude de la vie politique. Elle assiste ainsi à de nombreux meetings socialistes et dévore les auteurs communistes, parmi lesquels Lénine et Trotski²¹⁸. Aboutissement d'un travail de longue haleine, cet ouvrage de méditations sur la guerre reflète avant tout, d'après Célia Bertin, la biographe de la princesse, « l'originalité d'esprit et l'individualisme de son auteur »²¹⁸.

La princesse consacre par ailleurs beaucoup de temps à ses enfants et les emmène notamment voir leur grand-mère, la reine Olga Constantinovna de Russie, à Saint-Jean-Cap-Ferrat, en mars 1920²¹⁹. Mère attentive mais parfois étouffante²²⁰, elle est particulièrement fière de son fils Pierre mais se montre plus négligente vis-à-vis d'Eugénie, qui en conçoit une forte jalousie²²⁰. Alors que Georges s'occupe de l'éducation religieuse des petits princes²²¹, Marie supervise leur formation intellectuelle²²². D'abord confiés aux soins d'un précepteur suisse, Henri Hoeshli²²³, les enfants étudient plus tard dans des lycées publics, ce qui est, à l'époque, très atypique dans le milieu des familles royales²²⁴.

Pendant ce temps, la belle-famille de Marie continue à pâtir des bouleversements liés à la Grande guerre. Prisonnier des vénizélistes depuis son avènement²²⁵, Alexandre I^{er} meurt subitement après avoir été mordu par un singe domestique le 25 octobre 1920²¹⁹. Cet événement tragique, qui survient au moment où la Grèce est aux prises avec la Turquie à propos de la domination de l'Asie mineure, permet à Constantin I^{er} d'être rappelé sur le trône. Une succession de désastres militaires conduit cependant le souverain à abdiquer au profit de son fils aîné, en 1922²²⁶. Incapable de rétablir la situation, Georges II est bientôt chassé du pouvoir et la République est proclamée à Athènes le 25 mars 1924²²⁷. Marie accueille alors, dans une petite maison qu'elle possède à Saint-Cloud, son beau-frère le prince André et la famille de celui-ci^{228,229}.

Troubles intérieurs

Écriture, amour et maladie

À partir de 1922, la santé de Roland Bonaparte se dégrade²³⁰. Atteint d'un cancer de la prostate, le prince subit plusieurs opérations et Marie revient vivre avenue d'Iéna pour prendre soin de lui²³¹. Très préoccupée par le sort de son père, elle commence la rédaction d'un nouvel ouvrage, dans lequel elle exprime son amour filial. Publié seulement en 1951, il est intitulé *Monologue devant la vie et la mort*²³². En parallèle, la princesse rédige un autre livre, aux tonalités pessimistes. Dédié à ses enfants, il est composé d'impressions sur la propriété de Saint-Cloud et de quatre contes. Publié en 1924, il a pour titre *Le Printemps sur mon jardin*^{233,234,235}.

L'éloignement d'Aristide Briand²³⁶ et la maladie du prince Roland rapprochent Marie du D^r Jean Troisier²³⁷, époux de Geneviève Ollivier depuis 1911^{166,238}. La princesse et le médecin partagent en effet le même amour de la musique²³⁹. Marie est en outre fascinée par le savoir de celui qui lui rappelle combien elle aurait aimé devenir médecin²³⁶. Dans ces conditions, la princesse tombe, une nouvelle fois, amoureuse et Jean Troisier devient son amant en décembre 1922²⁴⁰. En



Marie et ses enfants, Eugénie et Pierre de Grèce (1912).



Roland Bonaparte, vers 1914.

dépité de la forte amitié qui l'unit à Geneviève Ollivier depuis l'adolescence, Marie n'éprouve aucun remords vis-à-vis d'elle. La princesse souffre, par contre, de la frigidité qui la bloque, et dont Troisième joue en comparant sa maîtresse à son épouse, avec laquelle il continue régulièrement à accomplir son devoir conjugal²⁴¹.

À mesure que sa relation avec son nouvel amant devient plus étroite, la princesse s'éloigne de Gustave Le Bon, dont l'intellect lui paraît désormais bien limité. C'est pourtant le vieil homme qui lui fait découvrir Sigmund Freud, en lui conseillant la lecture de l'Introduction à la psychanalyse, récemment traduite en français²⁴². Peu de temps après, le 29 novembre 1923, Marie fait la connaissance du D^r René Laforgue, correspondant du fondateur de la psychanalyse^{243,244}, qui devient vite son confident²⁴⁵. Obsédée par ses problèmes sexuels, la princesse se passionne également pour les travaux du chirurgien autrichien Josef von Halban, dont elle se fait rapidement la propagandiste. En avril 1924, elle publie ainsi, sous le pseudonyme d'« A.-E. Narjani », un article intitulé « Considérations sur les causes anatomiques de la frigidité chez la femme ». À partir de prétendues observations réalisées sur « 200 sujets pris au hasard dans la population parisienne », elle y soutient que la distance entre le clitoris et le méat urétral est responsable de l'absence d'orgasme chez certaines femmes^{123,246,247,248}.

La mort du prince Roland et ses conséquences

Roland Bonaparte meurt dans son hôtel particulier de l'avenue d'Iéna, le 14 avril 1924²⁴⁹. La disparition de son père cause un grand trouble dans la psyché de la princesse. Celle-ci doit, en effet, surmonter l'absence d'un homme qu'elle a toujours adulé mais qui ne lui a jamais vraiment témoigné son amour²³². Elle doit, en outre, gérer sa succession (estimée à 60 millions de francs) et « remuer le passé » en déménageant sa maison, qu'elle ne souhaite nullement habiter et qui regorge de livres, de plantes séchées, de minéraux, de meubles et d'objets de style Empire, qu'elle déteste²⁵⁰. Bientôt atteinte de dépression, elle est traversée de pensées suicidaires²⁵¹. Elle développe, par ailleurs, une crise de salpingite²⁵² et se fait, ensuite, opérer d'un kyste ovarien, ce qui la laisse dans un état de grande fatigue²⁵³.

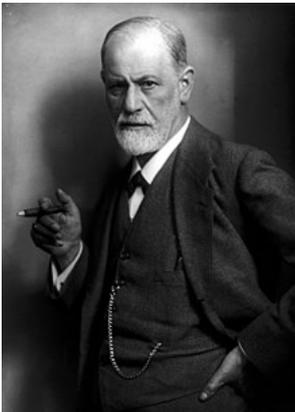
Tirillée entre la liberté à laquelle elle aspire et ses responsabilités d'altesse royale²²⁴, l'arrière-petite-nièce de Napoléon I^{er} supporte, en outre, de plus en plus mal de devoir participer aux événements mondains organisés par la parentèle du prince Georges. Ses convictions républicaines choquent en effet avec l'atmosphère passéiste qui lui semble régner autour des familles royales²⁵⁴. La princesse vit, par ailleurs, dans la crainte de perdre son amant, de vieillir et de devenir laide²⁵⁵. Elle trouve, malgré tout, la force de continuer à écrire. Elle rédige ainsi, durant l'été 1924, Les Glauques aventures de Flyda des Mers²⁵⁶. Publiée seulement en 1950, cette œuvre constitue, selon les mots de Célia Bertin, un récit maladroit dans lequel se « devine la profondeur du désespoir » de son auteur²⁵⁷.



L'hôtel-Roland, actuel Shangri-La Paris, en 2011.

Consciente qu'elle est victime de troubles psychiques, Marie se livre toutefois à une série d'opérations de chirurgie esthétique, durant l'hiver 1924-1925. Le D^r Harold Gillies lui retouche alors les seins²⁵³, avant de rectifier la petite cicatrice qu'elle a à la base du nez et qu'elle a déjà fait opérer à deux reprises²⁵⁸. Quelques mois plus tard, la princesse part effectuer une cure thermale à Salies-de-Béarn²⁵⁹. Parallèlement, elle demande au D^r René Laforgue, avec lequel elle a effectué quelques séances qu'elle ne souhaite pas poursuivre²⁶⁰, d'intercéder auprès de Sigmund Freud pour qu'il la reçoive en analyse^{261,262}. Contacté par son disciple en avril 1925²⁶⁰, le praticien autrichien se méfie d'abord de cette personne célèbre et mondaine^{260,263} et refuse, dans un premier temps, de recevoir Marie parce qu'il la soupçonne de vouloir le rencontrer pour se divertir. Après plusieurs échanges épistolaires, il se ravise cependant et rendez-vous est pris, à Vienne, pour le 30 septembre 1925^{261,262}. Élisabeth Roudinesco précise que Marie Bonaparte ne cherche pas seulement auprès de Freud une résolution de ses problèmes, mais veut aussi recevoir de sa part une formation didactique²⁶⁴.

La rencontre avec Sigmund Freud



Sigmund Freud, analyste et maître à penser de Marie (v. 1921).

En dépit de l'opposition du prince Georges et de Jean Troisième, Marie se rend donc en Autriche pour y rencontrer le père de la psychanalyse²⁶⁵. Jusqu'à la mi-décembre 1925²⁶⁶, Sigmund Freud la reçoit quotidiennement au cours d'une, puis deux, séances organisées dans sa demeure²⁶⁷. Une confiance réciproque se noue alors entre l'analysante et le vieux praticien, qui ne tarde pas à se confier à la princesse^{268,269}. Il lui parle ainsi de son cancer de la mâchoire, de ses déboires amicaux²⁶⁸, des deuils familiaux qui l'ont frappé²⁷⁰ et des difficultés financières qu'il a traversées après la Première Guerre mondiale²⁷¹. Il lui explique également qu'avant sa rencontre, il n'espérait plus rien de la vie, mais qu'il voit désormais en elle l'introduitrice de la psychanalyse en France²⁷⁰. De son côté, Marie est totalement fascinée par Freud²⁶⁸ et ne ressent aucune difficulté à lui confier son intimité. Durant l'analyse, elle ne rencontre d'ailleurs qu'une seule vraie résistance, lorsque Freud interprète l'un de ses rêves en disant qu'elle a probablement vu des adultes faire l'amour lorsqu'elle était enfant^{272,273}. Au cours de ses séances, Marie prend de nombreuses notes, qui sont plus tard utilisées par Ernest Jones pour écrire la première biographie de Freud²⁷⁴. Élisabeth Roudinesco rapporte que la cure de Marie est bien plus longue que celle des autres disciples, s'étalant par tranches de 1925 à 1938. Entre 1925 et 1927, elle découvre que son inconscient est une « bête féroce, heureusement dominée par un génial dompteur ». Freud lui fait apparaître son caractère justicier, voulant se venger de son père qu'elle aimait sans qu'il ne lui rende l'amour en retour²⁷⁵.

Durant son séjour viennois, Marie doit par contre affronter les récriminations épistolaires de son entourage. À Paris, le prince Georges se montre particulièrement irrité par son absence et il rend la vie difficile aux enfants et à leur gouvernante, Violet Croisdale, qui menace de démissionner. Eugénie est en pleine crise d'adolescence et ne supporte plus son père, dont elle souffre de la froideur. De son côté, Pierre se montre jaloux de la relation que sa mère entretient avec Sigmund Freud.

Surtout, le marquis de Villeneuve réclame sa nièce après qu'il a été victime d'une crise d'apoplexie, qui l'a laissé à demi-paralysé²⁷⁶... Au fil de ses années de mariage, Marie a accumulé beaucoup d'agressivité vis-à-vis de son époux et celle-ci ressort au cours de son analyse. Cependant, Freud rassure la princesse en lui démontrant que Georges ne constitue nullement une menace pour son développement intellectuel²⁷⁶. Finalement, Marie quitte Vienne avec l'espoir d'avoir enfin découvert la clé de sa frigidité mais aussi d'avoir trouvé un métier dans lequel elle va pouvoir se réaliser²⁷⁶.

De retour à Paris, la princesse subit les plaintes de son entourage²⁶⁶. Toujours éprise de Jean Troisième, elle est aussi confrontée à son opposition à ce qu'elle devienne psychanalyste. Cela n'empêche pas la princesse de retourner à Vienne dès le 5 janvier 1926²⁷⁷. Son analyse fait alors des progrès rapides²⁷⁸. Ayant confié à Freud les cahiers de Bêtises qu'elle a rédigés lorsqu'elle était enfant²⁷⁶ et qu'elle a retrouvés en déménageant l'hôtel-Roland²⁷⁹, celui-ci arrive à la conclusion qu'elle a été le témoin de relations sexuelles entre sa nourrice, Rose Boulet, et Pascal Sinibaldi, quand elle était enfant. De là, la princesse aurait intégré l'idée que le coït est à la fois une expérience enviable et une agression contre la femme²⁷⁸. Parallèlement à son analyse, Marie assiste, grâce à l'intervention du professeur Julius Wagner-Jauregg, à des consultations à la clinique psychiatrique de l'hôpital général de Vienne²⁸⁰. Elle se lie par ailleurs d'amitié avec deux proches de Freud, sa fille Anna²⁸¹ et l'Américaine Ruth Mack²⁸². Finalement, la princesse se lance dans la traduction d'un ouvrage de Freud intitulé Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci²⁸⁰.

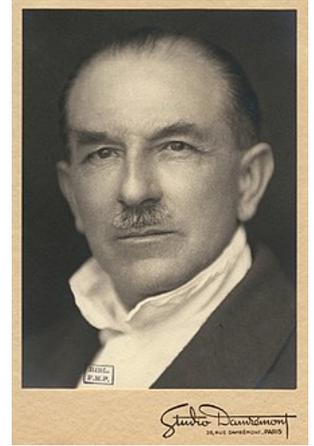
Princesse et psychanalyste

La fondation de la Société psychanalytique de Paris

Rentrée à Paris le 26 février 1926²⁸³, Marie retrouve Pascal Sinibaldi²⁸⁴, avec lequel sa famille a rompu pour des histoires d'argent plus de 20 ans auparavant¹¹⁷. En dépit des 82 ans du vieil homme, la princesse n'hésite pas à le tourmenter jusqu'à ce qu'il lui avoue avoir couché avec sa nourrice devant elle, lorsqu'elle avait entre six mois et trois ans et demi^{275, 284, 285, 286}. Une fois cette confession obtenue, l'arrière-petite-nièce de Napoléon I^{er} assiste, le 9 mars, chez René Laforgue, à la première réunion du groupe qui va donner naissance à la Société psychanalytique de Paris²⁸⁷. Ces événements n'empêchent pas la princesse de continuer à vouloir devenir médecin, et cela malgré l'opposition de ses amis les D^r Jean Troisier et Charles Talamon²⁸⁸, et surtout de Sigmund Freud lui-même, qui montre ainsi son appui à l'analyse profane^{275, 289}. De son côté, le prince Georges continue à désapprouver son travail et il lui demande solennellement d'y mettre un terme afin de mieux se consacrer à sa famille, ce qu'elle refuse²⁹⁰.

La mort en exil de la reine Olga Constantinovna de Russie en juin 1926 est l'occasion, pour Marie et sa parentèle, d'un voyage en Italie. Après les funérailles royales, la princesse et ses enfants se rendent à Semmering, où Freud passe, chaque année, ses vacances avec sa famille. La rencontre est un succès, puisque Pierre et Eugénie s'attachent sincèrement au vieux praticien et à ses proches²⁹¹. Ce séjour est l'occasion, pour Marie, de travailler sur l'origine de ses terreurs enfantines, une fois encore liées à sa découverte précoce de la sexualité²⁹². En dépit de la conversion de la princesse à la psychanalyse, celle-ci continue à chercher une réponse physiologique à sa friguidité. Elle profite ainsi d'un passage à Vienne pour rencontrer le gynécologue Josef von Halban, dont les recherches la fascinent depuis plusieurs années²⁹³.

Après un bref retour en France à la fin de l'été, Marie revient poursuivre son analyse en Autriche²⁹⁴. Elle séjourne, cependant, à Paris en novembre 1926 pour participer à la création de la Société psychanalytique, qui réunit alors 9 membres (parmi lesquels 7 hommes, tous médecins, et 2 femmes « profanes »)^{N 6, 295, 296}. En parallèle, la princesse intervient dans la fondation de la *Revue française de psychanalyse*, dont elle impose, grâce à l'importance de ses financements, une partie des statuts, le nom et la mention « sous le haut patronage du Professeur S. Freud » sur sa couverture²⁹⁷. Par la suite, Marie dirige la partie non médicale de la revue²⁹⁸, pour laquelle elle traduit ou écrit plusieurs textes²⁹⁹, dont un sur la meurtrière M^{me} Lefèvre^{300, 301, 302, 303}. D'après Rémy Amouroux, la princesse est ainsi à l'origine d'environ 12 % des textes publiés dans la *Revue* entre 1927 et 1962³⁰⁴.



Le D^r Jean Troisier (v. 1930), deuxième grand amour de Marie.

Entre difficultés familiales et carrière psychanalytique

Quelques semaines après ces événements, la princesse Eugénie est victime d'une pleurésie et sa mère rentre précipitamment en France³⁰⁵. Depuis la rencontre de Marie avec Sigmund Freud, ses proches se lamentent régulièrement de son absence³⁰⁶. Afin de calmer son époux et de s'en libérer, la princesse lui a donc acheté un hôtel particulier, situé rue Adolphe-Yvon, à Paris³⁰⁷. Elle emmène, maintenant, ses enfants en voyage dans la région des lacs italiens³⁰⁸ puis installe Eugénie à Leysin, en Suisse, où elle suit un traitement qui dure plusieurs années³⁰⁹. Tout cela n'empêche pas Marie de poursuivre ses propres activités. Elle continue son travail psychanalytique tout en envisageant encore des études de médecine³¹⁰. Elle maintient, par ailleurs, sa liaison avec le D^r Jean Troisier et en entame une autre, purement sexuelle celle-là, avec le jeune psychanalyste Rudolph Loewenstein³¹¹. Malgré l'opposition de Sigmund Freud, elle se fait par ailleurs opérer du clitoris par le gynécologue Josef von Halban, sans que cela résolve ses problèmes de friguidité^{312, 313}.



Rudolph Loewenstein (v. 1960), amant et ami de Marie.

En décembre 1927, la publication de la traduction, par Marie, d'*Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* provoque un énorme scandale dans son milieu et Georges reproche à son épouse d'avoir associé le nom de la famille royale de Grèce à un ouvrage qui « salit » le maître italien en lui prêtant des pulsions homosexuelles. Cependant, cette polémique ne fait que renforcer Marie dans la conviction que son travail en vaut la peine^{314, 315}. En 1928, la princesse prend en analyse ses trois premiers patients, parmi lesquels Valerio Jahier et sa femme Alice, qui a laissé un témoignage de ses séances^{316, 317, 318}. Dès le départ, la pratique de la princesse se révèle peu orthodoxe : elle fait ainsi venir, avec son chauffeur, les analysants dans sa villa de Saint-Cloud puis les séances se déroulent, quand le temps le permet, dans le jardin, où la princesse s'adonne au crochet tout en étant étendue sur une chaise-longue. Plus tard, la princesse emmène même ses patients avec elle en voyage à Saint-Tropez ou à Athènes^{319, 320}.

En parallèle, Marie poursuit sa propre analyse avec Freud jusqu'en 1929^{321, 322, 323}. Par la suite, le praticien autrichien devient surtout son ami et elle prend régulièrement conseil auprès de lui³²⁴. En manifestation de sa confiance, Freud lui offre d'ailleurs une bague sertie d'une intaille, bijou qu'il réserve à ses plus proches fidèles³²⁵. Cela n'empêche pas la princesse de suivre une autre analyse, avec Rudolph Loewenstein, à partir de 1932³²⁶. Elle continue par ailleurs à traduire en français l'œuvre de son maître à penser et publie plusieurs de ses écrits entre 1928 et 1933³²⁷. Elle produit aussi ses propres textes, souvent issus de son histoire personnelle^{324, 328}. C'est cependant la publication de son étude analytique de la biographie d'Edgar Allan Poe, en 1933, qui satisfait le plus Sigmund Freud, qui y voit « le meilleur de ce qu'elle a jamais écrit »³²⁹. Grâce à son travail, Marie gagne une réelle célébrité dans les milieux intellectuels. En 1931, elle est ainsi invitée à faire une conférence à la Sorbonne à l'occasion des 75 ans de Freud³³⁰. Surtout, en 1932, elle fait sa première communication, à Wiesbaden, devant le congrès de l'Association psychanalytique internationale, qui la charge en outre de superviser la gestion de l'*Internationaler Psychoanalytischer Verlag*³³¹. Dans le même temps, les travaux de la princesse commencent à être eux-mêmes traduits en langues étrangères³³².

Ses succès intellectuels ne résolvent pas, pour autant, les troubles intérieurs de la princesse. En avril 1930, elle subit ainsi une seconde opération avec le professeur Josef von Halban, qui ajoute, cette fois, l'hystérectomie à l'intervention sur son clitoris^{333, 334}. Sa friguidité ne guérissant toujours pas, elle se livre à une troisième chirurgie correctrice sur son vagin en janvier 1931³³⁰, sans plus de succès³³⁵. La relation de Marie avec le D^r Troisier reste, par ailleurs, orageuse et la princesse multiplie les aventures avec d'autres hommes, comme Raymond de Saussure³³⁶ ou Bronislaw Malinowski³³¹, pour se venger de lui³³⁶. Les liens de Marie avec ses enfants restent, eux aussi, complexes. Alors qu'elle voit en Eugénie la seule personne qui la comprend vraiment, la jeune fille continue à douter de l'amour de sa mère³³⁷. Surtout, la relation qu'entretiennent Marie et Pierre est perturbée par un désir incestueux mutuel, finalement découragé par Sigmund Freud^{338, 339}.

La montée du nazisme et le sauvetage de Freud

Adolf Hitler arrive au pouvoir à Berlin le 30 janvier 1933 et, très vite, la montée du nazisme inquiète Marie, qui se préoccupe des conséquences qu'elle pourrait avoir sur Sigmund Freud et les milieux psychanalytiques germaniques³⁴⁰. Cela ne l'empêche pas de poursuivre son travail et de se lancer dans des recherches sur la sexualité féminine³⁴¹, qui l'amènent à s'opposer aux théories d'autres psychanalystes, comme Helene Deutsch³⁴², Jeanne Lampl³⁴³, voire Freud lui-même³⁴⁴. En 1934, la princesse finance la création de l'Institut de Psychanalyse de Paris, dont le but est de former de nouveaux psychanalystes³⁴⁵, et devient également

vice-présidente de la Société psychanalytique de Paris³⁴⁰. Elle rédige, en outre, des commentaires entourant ses cahiers de *Bêtises*, dans le but de les publier³⁴⁷. Des années après avoir appris le grec et le danois³⁴⁸, Marie se lance, par ailleurs, dans l'apprentissage de la langue et de la culture kikouyou avec Jomo Kenyatta, qui séjourne, en 1935, à Paris avec Bronislaw Malinowski. Elle s'intéresse, en effet, aux rites initiatiques des Africains et, en particulier, à la pratique de l'excision au Kenya^{349,350}.

Les années 1930 sont aussi l'occasion de retrouvailles avec la parentèle du prince Georges, que ce soit à l'occasion de mariages, de funérailles ou de simples rencontres³⁵¹. En 1935, la monarchie est restaurée en Grèce et Georges II reprend le pouvoir, à Athènes³⁵². Les portes de la Grèce leur étant à nouveau ouvertes, Marie et sa famille effectuent plusieurs séjours dans leur pays, sans que la princesse en éprouve de déplaisir, comme des années auparavant³⁵³. Malgré tout, ses proches sont aussi un sujet de préoccupation pour Marie. Certes, la princesse a la joie de voir sa fille Eugénie, guérie depuis 1933³⁴¹, faire un beau mariage avec le prince Dominique Radziwill³⁵⁴ et donner naissance à une petite fille, prénommée Tatiana, en 1939³⁵⁵. Elle n'en souffre pas moins du comportement de son fils Pierre, qui épouse, la même année, une femme dont elle se méfie, la divorcée d'origine russe Irène Ovtchinnikova³⁵⁶. Pour des raisons très différentes, Marie est aussi blessée par la froideur que lui témoigne son époux après le décès du prince Valdemar de Danemark, survenu la même année³⁵⁷.

C'est cependant l'annexion de l'Autriche par le Troisième Reich, le 12 mars 1938, qui bouleverse le plus la princesse³⁵⁸. Elle qui avait fait des démarches pour que Sigmund Freud reçoive le prix Nobel de littérature, deux ans plus tôt³⁵⁸, se rend à Vienne, le 17 mars, pour organiser sa fuite³⁵⁸. Installée à la légation grecque³⁵⁸, la princesse fait jouer tous ses contacts pour permettre à Freud et à ses proches de s'installer à Londres avec leurs biens et leurs économies^{359,360,361}. Elle avance, en outre, le prix de la rançon que les nazis exigent pour autoriser son maître à quitter l'Autriche et sauve aussi nombre de ses papiers personnels^{362,363,364}. Marie ne se préoccupe cependant pas que du sort de la famille Freud. Durant son séjour viennois, elle contribue à sauver pas moins de 200 intellectuels, parmi lesquels Heinz Hartmann et son épouse Dora³⁶⁵. Elle échoue, toutefois, à mettre en lieu sûr les quatre sœurs de Freud, qui sont finalement déportées et assassinées³⁶⁶.



Pierre de Grèce et son épouse Irène par Leo A. Robitschek (v. 1941).

La Seconde Guerre mondiale et l'exil

L'invasion de la France et de la Grèce



Portrait de Marie par Philip de Laszlo (1921).

L'année 1939 est marquée par le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale après l'invasion allemande de la Pologne³⁵⁵ et par le décès de Sigmund Freud, aux funérailles duquel la princesse parvient à assister malgré les combats³⁶⁷. De manière plus anecdotique, mais pas moins importante pour Marie, 1939 est aussi l'année de la mort de Tatoun, doyen des chiens de la famille princière^{N7,355}. Alors que les troupes allemandes s'abattent peu à peu sur l'Europe, Marie est aussi le témoin des fractures qui se dessinent à l'intérieur de la Société psychanalytique de Paris entre partisans d'une stricte orthodoxie freudienne (Rudolph Loewenstein et Marie) et soutiens d'une psychanalyse à la française (René Laforgue et Henri Claude, eux-mêmes très divisés)³⁶⁸.

L'invasion de la France par la Wehrmacht en mai-juin 1940 laisse la princesse désemparée³⁶⁹. Réfugiée avec son époux à Bénodet, en Bretagne, elle n'assiste pas à l'entrée des Allemands dans Paris, contrairement à son amant, le D^r Jean Troisier³⁷⁰, avec lequel ses relations se sont apaisées³⁷¹. De retour à Saint-Cloud une fois l'armistice signé, Marie retrouve sa propriété pillée par l'occupant³⁷⁰. Par la suite, le couple princier rejoint Eugénie, Dominique et Tatiana Radziwill à Saint-Tropez³⁷², où Marie a acquis, en 1930, une propriété mitoyenne de celle de Geneviève Ollivier-Troisier, le *Lys de mer*^{N8,330}.

Quelque temps après ces retrouvailles, les Radziwill informent Marie et Georges de leur désir de s'exiler en Afrique puis quittent la France. N'ayant plus de raison de rester en France après la dispersion des cercles psychanalytiques parisiens, Marie et Georges profitent finalement de ce que l'Allemagne n'est pas encore en guerre avec la Grèce pour quitter

l'hexagone et gagner Athènes, où ils arrivent en février 1941³⁷³. Cependant, le déclenchement de la bataille de Grèce en avril 1941 oblige bientôt le couple princier et le reste de la famille royale à trouver refuge en Crète, puis en Égypte^{374,375}.

L'exil africain

Arrivés à Alexandrie dans la nuit du 30 avril 1941³⁷⁶, Marie et ses proches y restent jusqu'au 27 juin. À cette date, la famille embarque à bord du navire hollandais *Nieuw Amsterdam*, qui les conduit jusqu'à Durban, où ils arrivent le 8 juillet 1941^{377,378}. Durant son bref séjour en Égypte, l'arrière-petite-nièce de Napoléon I^{er} poursuit ses travaux sur la sexualité féminine. En compagnie du professeur Naguib Pacha Mahfouz, elle rencontre ainsi des femmes victimes de mutilation génitale à l'hôpital copte. Cela la conduit à des conclusions opposées à celles de Sigmund Freud, persuadé du maintien du plaisir féminin chez les femmes excisées³⁷⁹.

Arrivés en Afrique australe, Marie, Georges et leur parentèle commencent par visiter le parc Kruger et les chutes Victoria. Puis, les exilés royaux s'installent au Cap, où ils occupent tour à tour plusieurs maisons³⁸⁰. Dans la capitale sud-africaine, Marie se remet au travail. Avec sa belle-famille, elle reprend l'étude du grec³⁸¹ avant de se lancer dans l'apprentissage du russe³⁸². La princesse lit par ailleurs Nietzsche³⁸³, Huxley³⁸⁴ et Rilke³⁸⁵. Elle passe aussi beaucoup de temps à écrire, soit pour ses recherches³⁸⁶, soit pour sa correspondance avec le prince Pierre³⁷⁸, Anna Freud (qui remplace son père dans son rôle de confident)³⁸⁷, Jomo Kenyatta³⁸⁴, Rudolph Loewenstein³⁸⁵ ou Anne Berman (son amie et ancienne secrétaire, dont elle s'inquiète de la sécurité)³⁸⁸. Enfin, elle fréquente quelques intellectuels sud-africains, parmi lesquels l'ancien gouverneur Herbert Stanley et l'évêque anglican Wilfrid Parker³⁸⁴.

À partir de mars 1942, Marie donne, en outre, un cours hebdomadaire à des étudiants en psychiatrie de l'Université du Cap³⁸³. Plus tard, elle organise aussi des conférences, durant lesquelles elle n'hésite pas à inviter des personnes dont elle ne partage pas le point de vue, comme l'analyste Wolf Sailer, qu'elle méprise pour ses positions non-orthodoxes³⁸⁹. La princesse reprend également les cures psychanalytiques³⁹⁰ et passe de longues heures à étudier le développement de sa petite-fille Tatiana^{391,392} et, bientôt, de son petit-fils Georges Radziwill (né en 1942)³⁸³. Toutes ces occupations n'empêchent pas Marie de se sentir malheureuse en Afrique du Sud³⁷⁹, où sa position d'exilée l'enchaîne à la famille royale et, en particulier, à son époux, dont la santé décline et qui se montre souvent d'humeur maussade³⁹³.



Anna Freud (1956), amie et confidente de Marie.

La Libération et ses conséquences



René Laforgue (v. 1930), introducteur de la psychanalyse en France.

Alors que la France est progressivement libérée du joug allemand³⁹⁴, Marie et Georges décident de rentrer en Europe, laissant Eugénie et sa famille derrière eux. Embarqués à bord de l'*Empress of Scotland* en octobre 1944, ils arrivent à Londres le 10 novembre suivant. Peu de temps après, Georges est opéré d'un épithélioma du larynx et, pendant sa convalescence, il apprend le décès soudain, à Monte-Carlo, du prince André, dernier de ses frères encore en vie. Dans la capitale britannique, Marie retrouve son fils Pierre, sa nièce la duchesse de Kent et son amie Anna Freud. Sur un plan plus professionnel, la princesse revoit également John Rodker, son éditeur et celui de Freud³⁹⁵. Elle est aussi le témoin des dissensions qui sévissent dans la communauté des psychanalystes britanniques³⁹⁶ et dont Anna l'a déjà avertie pendant la guerre³⁸².

Le couple princier quitte finalement le Royaume-Uni pour la France le 15 février 1945³⁹⁵. De retour à Paris, Marie retrouve Jean Troisier, qui est en train de mourir d'une longue maladie³⁹⁷. Pendant le conflit, la princesse a souvent ressenti la nostalgie de son amant³⁷⁸ et sa mort, le 31 octobre 1945, l'affecte d'autant plus qu'elle doit prendre sous son aile son amie Geneviève, totalement désemparée par la perte de son époux³⁹⁸. En dépit de ces événements, Marie retrouve ses collègues de la Société psychanalytique de Paris, très divisés en raison de leurs positions divergentes face à la collaboration³⁹⁹. René Laforgue, qui a introduit la princesse auprès de Sigmund Freud bien des années auparavant, est

ainsi accusé par une partie de ses pairs d'avoir voulu travailler avec l'ennemi⁴⁰⁰. Ses finances et sa santé ne lui permettant plus, Marie refuse, par contre, de reprendre la gestion de l'Institut de Psychanalyse de Paris et de la *Revue française de psychanalyse*. Dégoûtée par l'évolution des milieux psychanalytiques, elle décide de se concentrer sur ses propres travaux³⁹⁶. Elle termine ainsi la rédaction de *Mythes de guerre*, ouvrage commencé en 1939 et publié en 1947, dans lequel elle analyse les rumeurs qui se propagent au cours des conflits⁴⁰¹.

Marie, qui a déjà séjourné au Brésil avec Eugénie en 1936³⁴³, rêve depuis son enfance de visiter l'Amérique du Nord⁴⁰¹. Le 31 décembre 1945, la princesse, son époux, leur fille et leurs deux petits-enfants embarquent donc pour un voyage qui les conduit au Québec et sur la côte est des États-Unis⁴⁰². À New York, Marie retrouve ses amis Ruth Mack, Rudolph Loewenstein, Olivier Freud et Raymond de Saussure⁴⁰³. Elle fait également la connaissance de Jean-Paul Sartre⁴⁰⁴. À Baltimore, la princesse se rend par ailleurs en pèlerinage sur la tombe d'Edgar Allan Poe, écrivain sur lequel elle a tant travaillé par le passé⁴⁰⁵. Malgré tout, ce voyage, qui s'achève le 21 mars 1946⁴⁰⁵, n'est pas aussi réjouissant que Marie l'espérait, tant elle reste hantée par le souvenir du D^r Troisier⁴⁰⁶.

Une psychanalyste combative

Entre vie familiale et soutien à l'analyse profane

De retour en France, Marie est confrontée, pour la première fois de sa vie, à des préoccupations financières : elle est encore riche, mais doit désormais surveiller ses dépenses, et celles de son entourage, si elle veut préserver son capital⁴⁰⁷. Dans les années qui suivent, cette situation inédite provoque quelques tensions avec le prince Pierre, qui bénéficie largement de la générosité de sa mère⁴⁰⁸, mais aussi avec le prince Georges, très peiné par la vente du château de Blain et, surtout, de sa maison de la rue Adolphe-Yvon⁴⁰⁹. Ces problèmes d'argent n'empêchent cependant pas Marie et son époux de continuer à effectuer de fréquents séjours à l'étranger. À partir de 1948, le couple passe ainsi chaque hiver à Athènes, où il a conservé sa résidence de la rue de l'Académie^{410, 411}. En dépit de ses sentiments ambivalents vis-à-vis de la politique menée par ses neveux les rois Georges II⁴¹² et Paul I^{er}⁴¹³, Marie éprouve de l'affection pour sa parentèle grecque et elle met à profit ses séjours dans le royaume hellène pour effectuer des consultations à l'hôpital psychiatrique, soigner des lépreux⁴¹⁰ ou s'entretenir avec son ami le psychiatre et psychanalyste Dimitrios Kouretas⁴¹⁴.

En France, Marie partage son temps entre sa famille et son travail. Grand-mère aimante et attentive⁴¹⁵, elle accueille avec beaucoup de plaisir la venue au monde d'un troisième petit-enfant, en 1952⁴¹⁶. Avec la vieillesse, la princesse s'est beaucoup rapprochée de son époux, dont elle se plaint quand il est présent mais qui lui manque dès qu'il s'éloigne⁴¹⁷. Le vieil homme reconnaît désormais l'importance que la psychanalyse a dans la vie de sa femme. Il a, par ailleurs, appris à avoir de l'estime pour Sigmund Freud et éprouve une réelle affection pour sa fille Anna⁴¹⁸. Au niveau professionnel, la princesse reprend ses consultations et accueille Pierre Mâle parmi ses patients⁴¹⁹. Elle continue à écrire et publie, en 1951, *De la Sexualité de la Femme*, ouvrage qui est « sans doute son œuvre la plus célèbre et certainement [...] la plus controversée à la parution », selon Célia Bertin⁴²⁰. La princesse favorise, par ailleurs, la publication des lettres de Freud à Wilhelm Fliess⁴¹⁹, qu'elle a acquises en 1937^{421, 422, 423}.

Célèbre représentante de l'analyse profane, qui a elle-même été plusieurs fois menacée d'être envoyée devant la justice française pour sa pratique de l'analyse⁴²⁴, Marie offre tout son appui à sa collègue Margaret Clark-Williams lorsqu'elle est poursuivie par l'Ordre des médecins pour exercice illégal de la médecine, entre 1950 et 1953^{425, 426, 427}. La princesse s'insurge alors contre Sacha Nacht, dont elle a elle-même favorisé la carrière⁴⁰⁰ et qui refuse son soutien à M^{me} Clark-Williams alors qu'il est président de la Société psychanalytique de Paris⁴²⁸. Plus tard, en 1952, Marie offre le même appui à Elsa Breuer, poursuivie pour des faits similaires^{429, 430}. Or, après plusieurs rebondissements, les deux analystes finissent par perdre leurs procès et se voir interdire l'analyse, ce qui attriste grandement la princesse⁴³¹.

La lutte contre Jacques Lacan

L'épuration terminée, le milieu psychanalytique français reste très divisé et Marie est l'une des principales protagonistes des luttes de pouvoir qui s'y déroulent⁴³². Successeur de John Leuba (dont la princesse était vice-présidente)⁴⁰⁰, Sacha Nacht conserve la présidence de la Société psychanalytique de Paris durant plusieurs années. En 1951, il se fait réélire grâce au soutien de Jacques Lacan, qui devient alors vice-président⁴³³, au grand dam de Marie, qui le méprise⁴³⁴. De fait, la princesse reproche à Lacan de ne pas avoir terminé son analyse avec Rudolph Loewenstein comme il s'y était engagé avant d'être admis dans la Société⁴³⁵. Surtout, elle considère qu'en organisant des « séances courtes », celui-ci ne respecte pas le règlement de la Société⁴³⁶.

Comme l'indique Élisabeth Roudinesco, « de son côté, Jacques Lacan n'épargne pas [non plus] la princesse ». Dans une lettre à Loewenstein, il écrit, à propos de Marie : « certes, on peut considérer que l'action de cette personne a toujours été néfaste dans notre groupe. Le prestige social qu'elle représente ne peut qu'y fausser les rapports. Celui qu'elle tire de son rôle auprès de Freud la fait écouter par tous avec une patience qui prend figure d'approbation. Le respect dû à une femme âgée entraîne une tolérance à ses avis qui démoralise les jeunes aux yeux desquels nous apparaissions dans une sujétion ridicule »⁴³⁷. Dans cette lutte, Marie est souvent isolée⁴³⁸ et, en 1953, son ennemi est élu président de la Société⁴³⁹. Bientôt mis en minorité à cause de ses positions sur l'analyse didactique, Lacan doit pourtant démissionner de ses fonctions, mais la Société n'en ressort pas indemne. Plusieurs de ses membres font en effet sécession et Daniel Lagache, ancien vice-président de Lacan, crée la Société française de psychanalyse, concurrente⁴⁴⁰. Moins connu est le combat que mène, sans grand succès, la princesse contre la médecine psychosomatique et son représentant dans l'hexagone, Pierre Marty, au début des années 1950^{441, 442}.



Le château de Blain (2018), ancienne propriété bretonne de Marie.



Jacques Lacan, ennemi de Marie, représenté par Blatterhin.

Ces événements se produisent dans le contexte de la réouverture, au n° 187 de la rue Saint-Jacques, de l'Institut de psychanalyse de Paris, en faveur duquel Marie fait don de 600 000 francs, auxquels viennent s'ajouter des fonds collectés auprès de ses amis américains (2 300 dollars) et, surtout, du baron Guy de Rothschild et de sa mère Germaine (900 000 francs). Outre cet argent, la princesse offre à l'Institut une partie du mobilier de l'ancienne maison de la rue Adolphe-Yvon ainsi que sa bibliothèque psychanalytique⁴⁴³. En dépit de cette générosité, la direction de la Société de psychanalyse de Paris nomme, dans le comité d'honneur de l'Institut, les D^r Jean Delay et Georges Heuyer, ennemis de l'analyse profane, ce qui heurte profondément la princesse, déjà affectée par le sort réservé à Margaret Clark-Williams⁴⁴⁴. Cela ne l'empêche pas d'accepter la présidence d'honneur de la commission de l'enseignement et du conseil d'administration de l'Institut⁴⁴⁵.

Depuis quelques années, Marie rencontre finalement plus de reconnaissance dans les milieux psychanalytiques internationaux qu'en France. À l'occasion de ses 70 ans, Rudolph Lowenstein publie ainsi un recueil d'articles intitulé *Drives, Affects, Behavior: Essays in Honor of Marie Bonaparte* (1952). Y interviennent nombre d'auteurs étrangers, parmi lesquels Ernest Jones, qui rendent un hommage appuyé à son travail⁴⁴⁶. Surtout, la princesse est nommée vice-présidente de l'Association psychanalytique internationale aux côtés d'Anna Freud, Jeanne Lampl et Philippe Sarasin⁴⁴⁷. En 1951, elle préside le symposium sur « les influences réciproques dans le développement de l'ego et de l'id »⁴⁴⁸. En 1957, Marie accueille même, dans sa résidence de Saint-Cloud, la réunion du comité central du XX^e Congrès international de psychanalyse⁴⁴⁹. Dans ces conditions, Lacan, Lagache et leurs disciples voient chacune de leurs demandes d'adhésion à l'Association internationale rejetée⁴⁵⁰ jusqu'en 1963, date de l'intégration de l'Association psychanalytique de France, à laquelle Lacan n'appartient pas⁴⁵¹.

Dernières années

À partir de 1956, l'état de santé du prince Georges se dégrade et Marie passe de longues heures à le veiller après une opération pour une hemie étranglée⁴⁵². À la mi-novembre, la princesse part cependant pour un voyage en Inde avec Solange Troisier, fille de son amant disparu. À Kalimpong, celles-ci retrouvent le prince Pierre et son épouse Irène, partis étudier les exilés tibétains fuyant l'invasion de leur pays par la Chine⁴⁵³. Revenue en France après un séjour d'un mois, la princesse y retrouve son mari atteint d'une bronchite⁴⁵⁴. Durant les mois qui suivent, la santé de son époux s'aggrave⁴⁵⁵. Victime d'une hématurie en septembre 1957, il traverse une longue période d'agonie, mêlée d'angoisses devant la mort. Veillé par son épouse jusqu'à son dernier souffle, il meurt finalement dans la nuit du 24 au 25 novembre⁴⁵⁶.

Marie et Georges n'avaient plus de vie intime depuis 1912²⁰⁹ et la princesse a appris à accepter son homosexualité, qui l'a d'abord fait beaucoup souffrir^{149,457}. Pendant la nuit qui suit sa mort, elle embrasse son époux sur le front afin de respecter son refus de lui donner ses lèvres^{458,459}. Par la suite, elle fait placer dans le cercueil du prince une mèche de cheveux et une photographie de Valdemar de Danemark, ainsi qu'un saint Christophe qu'il lui avait offert. À la nécropole royale de Tatoï, où Georges est enterré avec faste, la princesse fait également disposer, sur sa tombe, de la terre du domaine de Bernstorff, où les deux princes se retrouvaient chaque été^{142,458,460}.

En 1958, Marie publie les deux premiers tomes de ses mémoires (*Derrière les vitres closes* et *L'Appel des sèves*), mais ceux-ci passent totalement inaperçus par la critique. Cela ne l'empêche pas de continuer à écrire⁴⁶¹ et la suite de son autobiographie est plus tard déposée aux archives de la bibliothèque du Congrès, où elles ne pourront être consultées qu'à partir de 2030⁴⁴⁸. La princesse poursuit par ailleurs ses recherches et rédige de nouveaux articles psychanalytiques⁴⁶². Elle cesse, par contre, de participer aux réunions de la Société psychanalytique de Paris⁴⁶³. À partir de 1960, un nouveau combat anime toutefois la princesse. Alertée sur le sort du criminel américain Caryl Chessman, dont l'exécution a été décidée par la justice californienne, Marie décide de faire tout son possible pour le sauver^{464,465}. Sensibilisée à la question de la peine de mort depuis son étude du cas de M^{me} Lefebvre, en 1927^{466,467}, la princesse mobilise toutes ses relations du monde culturel et du gotha à l'occasion d'une pétition dirigée au gouverneur Pat Brown^{468,469}. Elle décide, par ailleurs, de prolonger un voyage en Extrême-Orient pour se rendre en Californie et y rencontrer le condamné à mort et le gouverneur⁴⁷⁰. Malgré l'échec de son intervention, Marie continue, après l'exécution de Chessman, à se documenter sur la peine de mort⁴⁷¹.

Hospitalisée dans une clinique proche de sa résidence de Saint-Tropez à cause de palpitations et d'une forte fièvre le 14 septembre 1962, Marie est diagnostiquée d'une leucémie aiguë⁴⁷². Elle meurt quelques jours plus tard, le 21 septembre, et sa dépouille est incinérée à Marseille, suivant ses dernières volontés. Ses cendres sont ensuite transportées à Tatoï et placées dans la tombe du prince Georges, où elles reposent encore^{473,474}.

Portée de l'œuvre de la princesse

Des traductions qui font débat

Marie Bonaparte et ses disciples jouent un rôle fondamental dans la traduction des 67 œuvres que l'universitaire Rémy Amouroux qualifie de « textes fondateurs de la psychanalyse » et qui correspondent aux « travaux d'analystes qui ont occupé le devant de la scène pour leurs contemporains ». La princesse est ainsi l'auteur de 12 traductions importantes tandis que son amie et secrétaire Anne Berman en réalise 15 autres et Henri Hoesli, l'ancien professeur du prince Pierre de Grèce, 10⁴⁷⁵. Adoubée par Sigmund Freud lui-même, la princesse est en effet longtemps considérée comme la traductrice officielle du père de la psychanalyse⁴⁷⁶. Au sein de la Société psychanalytique de Paris, c'est donc elle qui produit le plus grand nombre de traductions de Freud, et c'est aussi elle qui dirige la plupart des activités éditoriales de la Société⁴⁷⁷.

Cependant, depuis 1988 et la publication des œuvres complètes de Sigmund Freud par Jean Laplanche, André Bourguignon et Pierre Cotet, la version française due à Marie Bonaparte a été peu à peu abandonnée par le monde de l'édition et on ne la retrouve plus aujourd'hui que chez quelques bouquinistes⁴⁷⁸. Rémy Amouroux indique en effet qu'« on lui reproche des choix de termes contestables qui ont parfois entraîné des contresens importants. Odile Bourguignon [sic] qualifie ainsi les traductions de la princesse de Grèce « d'acclimatante » (Bourguignon, 1989, p. 11^{N9}) et « d'éthnocentrique » (Ibid., p. 22^{N10}) »⁴⁷⁸. Élisabeth Roudinesco juge, quant à elle, que si sa maîtrise de la langue allemande et ses traductions sont correctes, la princesse manque toutefois de compétences en la matière, sans compter que la signification des concepts lui échappe, n'étant pas théoricienne⁴⁷⁷.

Beaucoup moins critique, le psychanalyste Serge Lebovici juge que « les premières traductions françaises [de Freud] visent plus à la francisation du texte qu'à son exactitude ». Il considère ainsi que « Marie Bonaparte a voulu que l'œuvre de Freud fût lisible en français, en dépit des difficultés techniques »⁴⁷⁹. De son côté, l'universitaire Rémy Amouroux juge la traduction de la princesse moins remplie d'« étonnants néologismes » que celle de Jean Laplanche et se demande si elle n'est pas plus intelligible pour le lectorat francophone⁴⁷⁸.



Le prince Georges dans sa jeunesse (1902).

Des travaux psychanalytiques longtemps négligés et critiqués



Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci est la première traduction de Freud réalisée par Marie Bonaparte.

Élisabeth Roudinesco remarque que « l'histoire de [la] personne [de Marie Bonaparte] se confond entièrement avec l'histoire de la psychanalyse en France »⁴⁸⁰. Pourtant, pendant longtemps, les travaux de la princesse sont écartés par la communauté psychanalytique française. Cette dernière se moque en effet volontiers des prétentions de la princesse, surnommée « Freud m'a dit... » par ses détracteurs⁴⁸¹. Le monde psychanalytique français s'en prend par ailleurs à la « vision biologiste » de Marie Bonaparte^{482,483}, trop éloignée de la psychanalyse à la française centrée sur la seule figure de Freud⁴⁸⁴. Dans ces conditions, comme l'indique Jean-Pierre Bourgeron à propos des idées de la princesse : « Si son enseignement des années trente pouvait être une référence pour les jeunes analystes de cette époque, il est difficile de trouver une trace de son influence soixante ans plus tard... »⁴⁸⁵.

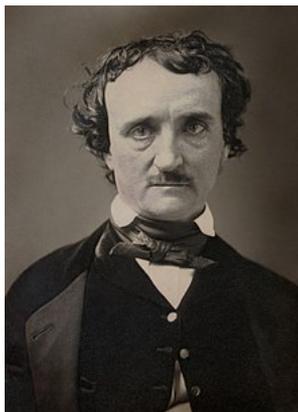
La publication, en 1982, de la biographie de la princesse par Célia Bertin et d'une thèse de psychiatrie consacrée à elle par Jacqueline de Mitry contribuent toutefois à donner un éclairage nouveau sur sa vie et ses travaux^{486,487}. Le renouveau de la recherche, représenté plus tard par Jean-Pierre Bourgeron (à partir des années 1990) ou Rémy Amouroux (à partir des années 2000), tend par ailleurs à reconnaître davantage la contribution de Marie Bonaparte à la psychanalyse⁴⁸⁸. Il reste que la plupart des auteurs insistent sur le caractère largement autobiographique de l'œuvre de la princesse^{483,485,489}. Ainsi, pour Germaine de Bissy, « qu'elle évoque [...] la « Mémoire de ses disparus », qu'elle « analyse » des événements anciens, ou qu'elle cherche à élucider les grands problèmes qui lui ont toujours tenu à cœur à travers de grandes études [...], tout témoigne de la force prégnante de son passé »⁴⁸⁹.



La création de la Société psychanalytique de Paris doit beaucoup à la princesse.

En matière purement psychanalytique, l'œuvre de Marie Bonaparte qui connaît la postérité la plus importante est *De la Sexualité de la femme* (1951)⁴⁹⁰. Ce travail, qui s'appuie principalement sur les théories de Sigmund Freud en matière de sexualité féminine et sur celles de D' Gregorio Marañón en matière de biologie, est centré sur l'idée de bisexualité constitutionnelle de la femme⁴⁹¹. Pour la princesse, la femme souffre ainsi de ne posséder qu'un organe sexuel tronqué : le clitoris. Très controversée dès sa publication, la thèse de Marie Bonaparte est fortement critiquée par des auteurs féministes et des psychanalystes femmes comme Julia Kristeva (qui accuse la princesse de ne pas avoir réglé son complexe paternel) ou Élisabeth Roudinesco (pour qui Marie Bonaparte confond organe pénien et fonction phallique)⁴⁹⁰, travestissant ainsi la pensée freudienne⁴⁹².

Une étude littéraire marquante mais jugée dépassée



Edgar Allan Poe (v. 1849), sujet d'étude de Marie Bonaparte.

Fruit de 7 années de recherche⁴⁹³, l'ouvrage *Edgard Poe, sa vie, son œuvre : étude analytique* s'inspire de la démarche suivie par Sigmund Freud dans *Le délire et les rêves dans la « Gradiva »* de W. Jensen⁴⁹⁴. Ce travail, dans lequel la princesse soutient la thèse que Poe incarne le cas typique d'un névrosé aux prises avec les traumatismes de l'enfance⁴⁹⁵, reçoit un accueil enthousiaste de la part des milieux littéraires au moment de sa parution, en 1933. Cette psychobiographie psychanalytique, préfacée par Freud lui-même, apparaît alors comme un modèle du genre^{494,496}. L'écrivain Stefan Zweig y voit, par exemple, une démonstration brillante du processus qui a conduit l'écrivain américain à sombrer dans l'alcoolisme et la folie⁴⁹³.

Fréquemment cité parmi les grandes critiques de Poe, le travail de Marie Bonaparte a ensuite une grande influence sur la réception de l'œuvre de l'auteur. Il est pourtant largement décrié, aujourd'hui. L'argumentaire de Marie Bonaparte s'appuie en effet sur 3 hypothèses invérifiables : Poe enfant aurait été mis en présence du cadavre de sa mère ; il aurait été le témoin d'un acte sexuel durant sa petite enfance ; il aurait ressenti inconsciemment la présence d'un amant. Le professeur de littérature anglo-saxonne Claude Richard en conclut que « l'introduction biographique de Marie Bonaparte est un tissu d'exagérations et de contresens » à l'origine du « mythe de la folie » entourant l'écrivain⁴⁹⁷. De la même façon, l'historienne de la psychanalyse Pamela Tytell considère, dans *La plume sur le divan* (1982), que le travail de Marie Bonaparte s'appuie sur « de pures spéculations »⁴⁹⁸. Georges Walter, auteur d'une monumentale bibliographie commentée de Poe, se montre lui aussi très dur vis-à-vis de l'analyse de la princesse, dont il juge que « toute nuance lui serait fatale »⁴⁹⁹. Ennemi de Marie Bonaparte, le psychanalyste Jacques Lacan qualifie, quant à lui, son travail sur Edgar Allan Poe d'« élucubrations pseudo-analytiques » dans la leçon du 10 mars 1965 du séminaire *Les problèmes cruciaux de la psychanalyse*⁵⁰⁰.

Dans la culture

Sculptures

Princesse X est une série de sculptures de forme phallique réalisées par l'artiste roumain Constantin Brancusi vers 1915. Faites de marbre (pour la version conservée au *Sheldon Museum of Art*) et de bronze (pour les versions conservées au *Philadelphia Museum of Art* et au centre Georges-Pompidou)⁵⁰¹, ces œuvres ont été nommées ainsi en référence à la princesse Marie Bonaparte, qu'elles sont censées représenter⁵⁰².

Un buste en bronze représentant Marie Bonaparte a été réalisé, en 1952, par la reine douairière Élisabeth de Belgique⁵⁰³.

Exposition

Du 16 septembre au 12 décembre 2010, le musée des Avelines de Saint-Cloud organise une exposition intitulée « Marie Bonaparte, princesse Georges de Grèce (1882-1962) - Portrait d'une femme engagée »⁵⁰⁴. L'écrivain et ministre Frédéric Mitterrand en évoque la visite, en compagnie des souverains belges et de la princesse Tatiana Radziwill, dans *La Récréation* (2013)⁵⁰⁵.



Princesse X de Constantin Brancusi.

Télévision et littérature

En 2004, le rôle de Marie Bonaparte à différents âges de sa vie est interprété par les actrices Alenka Brezel, Marie-Christine Friedrich et Catherine Deneuve dans le téléfilm français en deux parties intitulé *Princesse Marie* et réalisé par Benoît Jacquot^{506,507}.

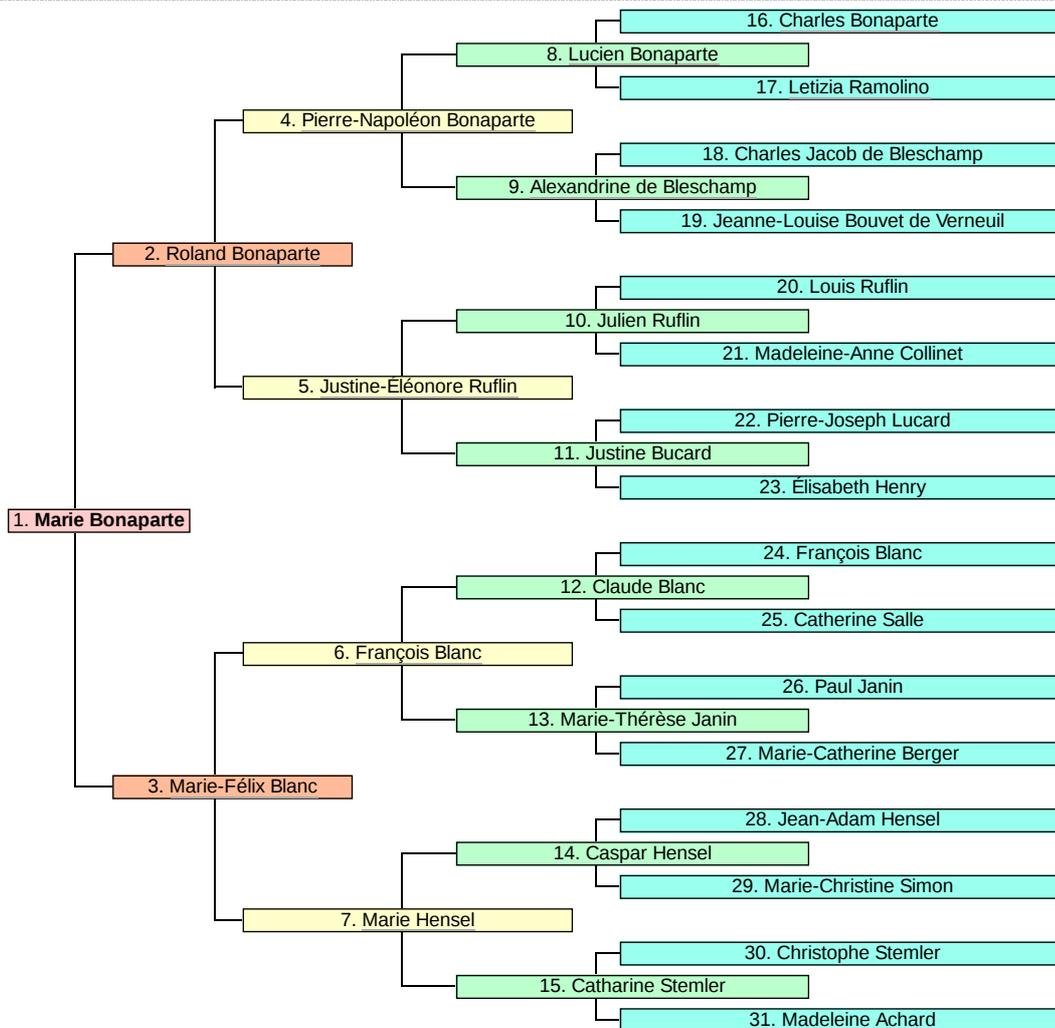
Le personnage de l'arrière-petite-nièce de Napoléon I^{er} est par ailleurs au centre du roman tiré de ce téléfilm, lui aussi intitulé *Princesse Marie* et publié par François-Olivier Rousseau la même année⁵⁰⁸.

Émission de radio

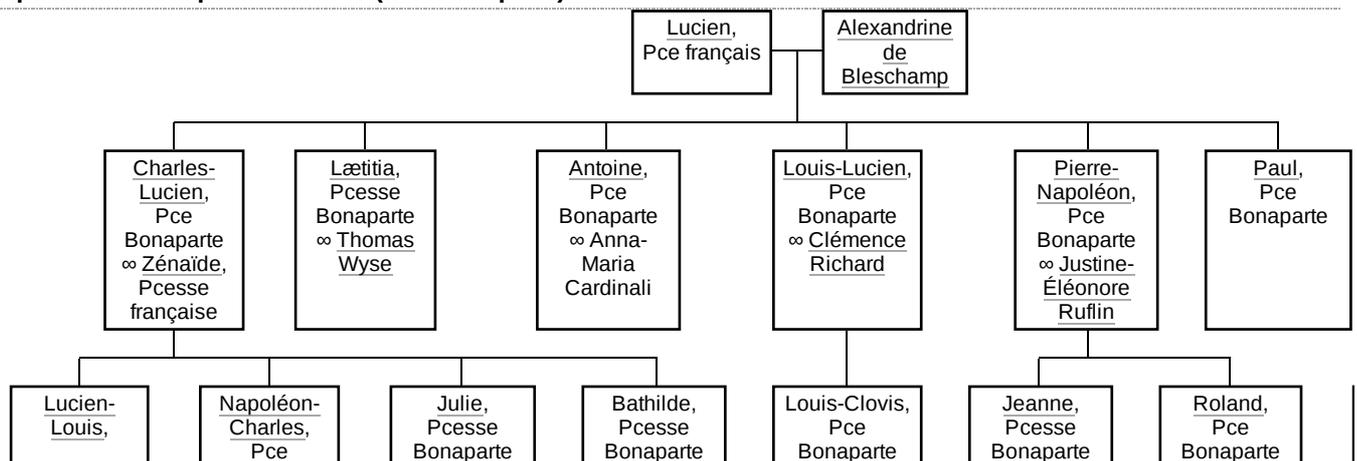
Les 27 janvier 2018 et 11 avril 2020, *France Culture* diffuse une émission consacrée à la princesse et intitulée « Marie Bonaparte (1882-1962), princesse pionnière de la psychanalyse ». Ce programme est maintenant disponible en podcast sur le site de la station de radio⁵⁰⁹.

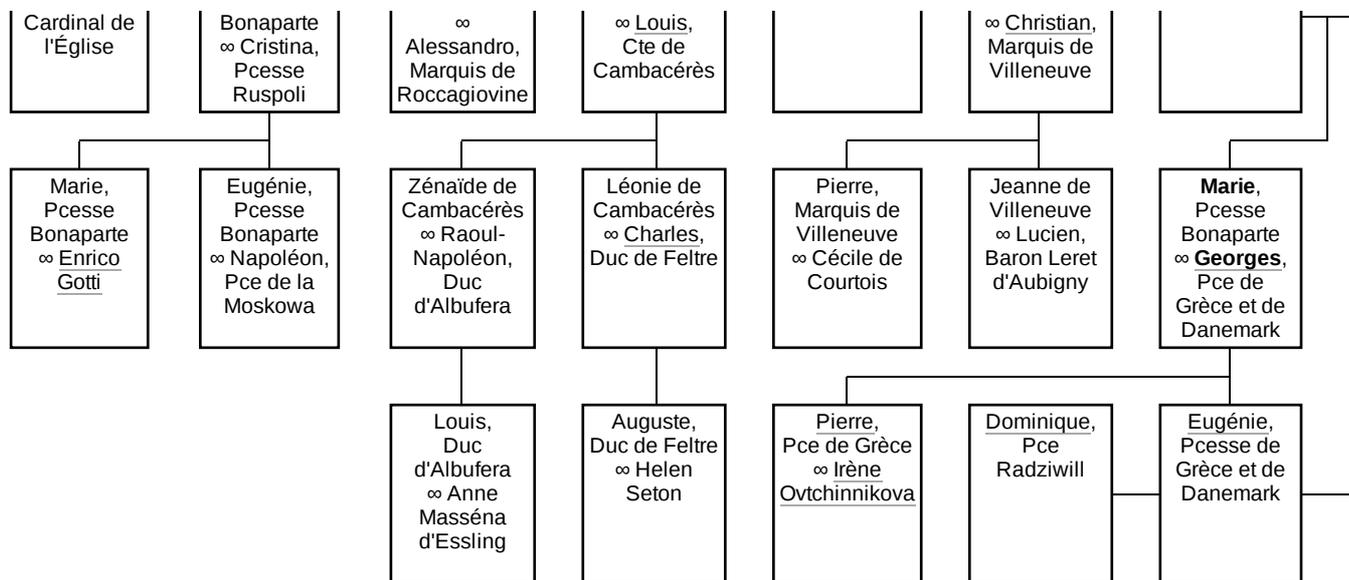
Arbres généalogiques

Quartiers de la princesse



Les parentés Bonaparte et Blanc (arbre simplifié)





Héraldique

	Blason	<ul style="list-style-type: none"> D'azur à la croix alésée d'argent (de Grèce), sur-le-tout écartelé : à la croix pattée d'argent bordée de gueules, qui est le Danebrog, cantonnée en I d'or à neuf cœurs de gueules posés en trois pals, à trois lions léopardés d'azur armés et lampassés de gueules couronnés du champ (de Danemark) ; en II d'or à deux lions léopardés d'azur armés et lampassés de gueules (de Schleswig) ; en III de gueules à la feuille d'ortie d'argent (de Holstein) ; au IV de gueules à la tête de cheval coupée d'or (de Lauenbourg) ; sur-le-tout-du-tout parti d'or à deux fascés de gueules (de Oldenbourg) et d'azur à la croix pattée au pied fiché d'or (de Delmenhorst). Partie en II d'azur à l'aigle impériale sur un foudre le tout d'or.
	Détails	<p>Ornements extérieurs Collier de l'Ordre des Saintes-Olga-et-Sophie et timbré de la couronne du Danemark.</p> <p>Armes d'alliance entre la famille de Grèce et la famille Bonaparte.</p>

Principales œuvres de Marie Bonaparte

Pour une liste exhaustive des articles publiés par Marie Bonaparte, se référer à sa biographie par Célia Bertin (1982)⁵¹⁰ ou à l'étude de Jean-Pierre Bourgeron (1997)⁵¹¹.

Impressions, récits autobiographiques et souvenirs

- (fr) Marie Bonaparte, *Le Printemps sur mon jardin*, Paris, Flammarion, 1924.
- (fr) Marie Bonaparte, *Topsy : chow-chow au poil d'or*, Paris, Denoël et Steele, 1937.
- (fr) Marie Bonaparte, *Monologues devant la vie et la mort*, Paris, Imago Publishing Ltd, 1950.
- (fr) Marie Bonaparte, *À la mémoire des disparus : derrière les vitres closes*, t. 1, Paris, Presses universitaires de France, 1958.
- (fr) Marie Bonaparte, *À la mémoire des disparus : l'Appel des sèves*, t. 2, Paris, Presses universitaires de France, 1958.

Recueil d'aphorismes

- (fr) Marie Bonaparte, *Les Glanes des jours*, Paris, Imago Publishing Ltd, 1950.

Contes

- (fr) Marie Bonaparte, « Ibb le bûcheron et autres contes », dans *Le Printemps sur mon jardin*, Flammarion, 1924.
- (fr) Marie Bonaparte, *Les Glauques aventures de Flyda des Mers*, Paris, Imago Publishing Ltd, 1950.

Méditations et essais sur la guerre

- (fr) Marie Bonaparte, *Guerres militaires et guerres sociales : Méditations*, Paris, Flammarion, coll. « Bibliothèque de philosophie scientifique », 1920.
- (fr) Marie Bonaparte, *Mythes de guerre*, Paris, Imago Publishing Ltd, 1947.

Travaux sur la sexualité

- (fr) A.-E. Narjani, « Considérations sur les causes anatomiques de la frigidité chez la femme », *Bruxelles Médical*, vol. 27, n^o 4, avril 1924.
- (fr) Marie Bonaparte, *De la Sexualité de la Femme*, Paris, PUF, 1951.

Psychanalyse et littérature

- (fr) Marie Bonaparte, *Edgar Poe, sa vie, son œuvre : étude psychanalytique (2 volumes)*, Paris, Denoël et Steele, 1933.

Autres travaux de psychanalyse

- (fr) Marie Bonaparte, *Cinq cahiers : 4 volumes et 5 cahiers en fac-simile*, Paris, Imago Publishing Ltd, 1939, 1948 et 1951.
- (fr) Marie Bonaparte, « Cahiers d'enfance, séquence du *Crayon de bouche* », *Genesis*, n° 8, 1995, p. 151-158 (lire en ligne (https://www.persee.fr/doc/item_1167-5101_1995_num_8_1_1033)).
- (fr) Marie Bonaparte, *La Mer et le Rivage*, Paris, chez l'auteur, 1939.
- (fr) Marie Bonaparte, *Chronos, Éros et Thanatos*, Paris, Imago Publishing Ltd, 1952.
- (fr) Marie Bonaparte, *Introduction à la Théorie des Instincts et Prophylaxie infantile des Névroses*, Paris, PUF, 1952.
- (fr) Marie Bonaparte, *Psychanalyse et Biologie*, Paris, PUF, 1952.
- (fr) Marie Bonaparte, *Psychanalyse et Anthropologie*, Paris, PUF, 1952.

Traductions de Sigmund Freud par Marie Bonaparte

- (fr) Sigmund Freud (trad. Marie Bonaparte), *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard, 1927.
- (fr) Sigmund Freud (trad. Marie Bonaparte), « Psychanalyse et Médecine », dans *Ma Vie et la Psychanalyse*, Paris, Gallimard (« Les documents bleus », n° 45), 1928 (lire en ligne ([http://psychanalyse.com/pdf/PSYCHANALYSE%20ET%20MEDECINE%20OU%20LA%20QUESTION%20DE%20L%20ANALYSE%20PROFANE%20-%20BIBLIO%20FREUD%20\(67%20Pages%20-%20328%20Ko\).pdf](http://psychanalyse.com/pdf/PSYCHANALYSE%20ET%20MEDECINE%20OU%20LA%20QUESTION%20DE%20L%20ANALYSE%20PROFANE%20-%20BIBLIO%20FREUD%20(67%20Pages%20-%20328%20Ko).pdf))), p. 119-239.
- (fr) Sigmund Freud (trad. Marie Bonaparte), *Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans)*, vol. 2 (3), Paris, *Revue française de psychanalyse*, 1928, p. 411-538.
- (fr) Sigmund Freud (trad. Marie Bonaparte et M. Nathan), *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1930.
- (fr) Sigmund Freud (trad. Marie Bonaparte), *Ma vie et la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1930.
- (fr) Sigmund Freud (trad. Marie Bonaparte), *Délire et rêves dans la Gradiva de W. Jensen*, Paris, Gallimard, 1931.
- (fr) Sigmund Freud (trad. Marie Bonaparte), *L'Avenir d'une illusion*, Paris, Denoël & Steele, 1932.
- (fr) Sigmund Freud (trad. Marie Bonaparte et Mme E. Marty), *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1933.
- (fr) Sigmund Freud (trad. Marie Bonaparte et Rudolph Loewenstein), *Cinq psychanalyses*, Paris, Denoël & Steele, 1935.
- (fr) Sigmund Freud (trad. Marie Bonaparte et Anne Berman), *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1940.

Bibliographie liée à la vie et à l'œuvre de Marie Bonaparte

- Notices d'autorité : Fichier d'autorité international virtuel (<http://viaf.org/viaf/49221909>) · International Standard Name Identifier (<http://isni.org/isni/0000000121317865>) · CiNii (<http://ci.nii.ac.jp/author/DA00601656?l=en>) · Bibliothèque nationale de France (<http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb118927108>) (données (<http://data.bnf.fr/ark:/12148/cb118927108>)) · Système universitaire de documentation (<http://www.idref.fr/026737078>) · Bibliothèque du Congrès (<http://id.loc.gov/authorities/n82055045>) · Gemeinsame Normdatei (<http://d-nb.info/gnd/118904167>) · Bibliothèque nationale de la Diète (<http://id.ndl.go.jp/auth/ndlna/00433786>) · Bibliothèque royale des Pays-Bas (<http://data.bibliotheken.nl/id/thes/p069698325>) · Bibliothèque nationale de Pologne (<http://mak.bn.org.pl/cgi-bin/KHW/makwww.exe?BM=01&IM=05&TX=&NU=01&WI=A11350957>) · Bibliothèque nationale de Pologne (<http://mak.bn.org.pl/cgi-bin/KHW/makwww.exe?BM=01&IM=04&NU=01&WI=9811568571605606>) · Bibliothèque nationale d'Israël (http://uli.nli.org.il/F/?func=find-b&local_base=NLX10&find_code=UID&request=987007306584405171) · Bibliothèque universitaire de Pologne (<http://nukat.edu.pl/aut/n%20202006116345>) · Bibliothèque nationale de Catalogne (<https://cantic.bnc.cat/registre/981058511197506706>) · Bibliothèque nationale de Suède (<http://libris.kb.se/auth/300291>) · Réseau des bibliothèques de Suisse occidentale (<http://data.rero.ch/02-A003022164>) · Bibliothèque apostolique vaticane (https://opac.vatlib.it/auth/detail/495_336440) · Bibliothèque nationale d'Australie (<http://nla.gov.au/anbd.aut-an35020087>) · WorldCat (<https://www.worldcat.org/identities/lccn-n82055045>)
- Notices dans des dictionnaires ou encyclopédies généralistes : *Deutsche Biographie* (<http://www.deutsche-biographie.de/118904167.html>) · *Dictionnaire universel des créatrices* (<https://www.dictionnaire-creatrices.com/fiche-marie-bonaparte>)
-

Analyse de la correspondance de Marie Bonaparte

- (fr) Jean-Pierre Bourgeron, *Marie Bonaparte et la psychanalyse, à travers ses lettres à René Laforque et les images de son temps*, Genève, Slatkine, 1993 (ISBN 2051009090).

Biographies de Marie Bonaparte

- (fr) Rémy Amouroux, *Marie Bonaparte : entre biologie et freudisme*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012 (ISBN 2753521182).
- (fr) Célia Bertin, *Marie Bonaparte : la dernière Bonaparte*, Paris, Perrin, 1999 (1^{re} éd. 1982) (ISBN 226201602X). 
- (fr) Jean-Pierre Bourgeron, *Marie Bonaparte*, PUF, coll. « Psychanalystes d'aujourd'hui », 1997 (ISBN 2130790623). 
- (fr) Annette Fréjaville, « Marie Bonaparte, une princesse orpheline », *Perspectives Psy*, vol. 47, n° 3, 2008, p. 290-304 (lire en ligne (<https://www.caim.info/revue-perspectives-psy-2008-3-page-290.htm>)).
- (fr) Jacqueline de Mitry, *Marie Bonaparte*, Créteil, Mémoire pour le CES de Psychiatrie de la Faculté de Créteil, 1982.
- (fr) Michelle Moreau Ricaud, « Eugénie Sokolnicka et Marie Bonaparte », *Topique*, vol. 115, n° 2, 2011 (lire en ligne (<https://www.caim.info/revue-topique-2011-2-page-83.htm>)). 

Articles consacrés à Marie Bonaparte et à la psychanalyse

- (fr) Rémy Amouroux, « Marie Bonaparte, l'analyse pratiquée par les laïques et les psychologues », *Bulletin de psychologie*, vol. 61/5, n° 497, 2008, p. 485-493 (lire en ligne (<https://www.caim.info/revue-bulletin-de-psychologie-2008-5-page-485.htm>)). 

- (en) Rémy Amouroux, « Marie Bonaparte, her first two patients and the literary world », *The International Journal of Psychoanalysis*, vol. 91, n° 4, août 2010, p. 879-894 (lire en ligne (https://www.researchgate.net/publication/46272393_Marie_Bonaparte_her_first_two_patients_and_the_literary_world)).
- (fr) Rémy Amouroux, « « Notre Revue ». Marie Bonaparte et la Revue française de psychanalyse », *Revue française de psychanalyse*, n° 76, avril 2012, p. 1151-1165 (lire en ligne (https://www.cairn.info/article.php?ID_ARTICLE=RFP_764_1151)).
- (fr) Germaine de Bissy, « La remémoration chez Marie Bonaparte et ses cinq cahiers », *Revue française de psychanalyse*, vol. 4, n° 54, 1990, p. 1057-1072 (lire en ligne (https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5449323w.image.r=revue+française+de+psychanalyse.f155.pagination.langFR#xd_co_f=N2lWYTFmZjUjNzJkNy00YjA4LWEXMjItMjEzMTBIMzIiOGYw-)).
- (fr) Germaine de Bissy, « Marie Bonaparte », *Revue française de psychanalyse*, vol. 61, n° 2, 1997, p. 651-659.
- (fr) Jean-Pierre Bourgeron, « Marie Bonaparte », *Genesis*, n° 8, 1995, p. 145-177.
- (fr) Jean-Pierre Bourgeron, « Bonaparte, Marie Léon », dans Alain de Mijolla, *Dictionnaire international de la psychanalyse*, Calmann-Lévy, 2002 (ISBN 2-7021-2530-1), p. 219-221.
- (en) Bodil Folke Frederiksen, « Jomo Kenyatta, Marie Bonaparte and Bronislaw Malinowski on Clitoridectomy and Female Sexuality », *History Workshop Journal*, n° 65, été 2008, p. 23-48.
- (fr) Serge Lebovici, « À propos de l'œuvre scientifique de Marie Bonaparte », *Revue française de psychanalyse*, vol. 47, n° 4, 1983, p. 1081-1093 (lire en ligne (<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5449588x/f187.image>)).
- (fr) Alain de Mijolla, « Quelques aperçus sur le rôle de la princesse Marie Bonaparte dans la création de la Société Psychanalytique de Paris », *Revue française de psychanalyse*, vol. 52, n° 5, 1988, p. 1197-1214.
- (fr) Nata Minor, « Les mots de passage : à propos de Marie Bonaparte », *Écrit du temps*, n° 3, 1983, p. 93-104.
- (fr) Michelle Moreau Ricaud, « Bonaparte, Marie », dans Sarah Contou-Terquem, *Dictionnaire Freud*, Paris, Robert Laffont, 2015 (ISBN 9782221125458), p. 128-132.

Compte-rendus d'ouvrages consacrés à Marie Bonaparte et à la psychanalyse

- (fr) Françoise Rotterdam, « Marie Bonaparte et la psychanalyse à travers les lettres à René Laforgue et les images de son temps par Jean-Pierre Bourgeron », *Revue française de psychanalyse*, vol. 1, n° 61, 1997, p. 281-288 (lire en ligne (<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5452494d/f283.image.r=revue+française+de+psychanalyse.langFR>)).
- (fr) Joycelyne Siksou, « Marie Bonaparte : entre biologie et freudisme de Rémy Amouroux », *Revue française de psychanalyse*, vol. 78, avril 2014, p. 1200-1208 (lire en ligne (<https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2014-4-page-1200.htm>)).

Articles consacrés à Marie Bonaparte et à la littérature

- (fr) Rémy Amouroux, « Marie Bonaparte, la psychanalyse et les milieux littéraires », *Revue de la Bibliothèque nationale de France*, n° 24, 2006, p. 62-69.
- (fr) Pamela Tytell, « La vie et l'œuvre d'Edgar Allan Poe : l'analyse de la princesse Marie Bonaparte », dans *La plume sur le divan*, Paris, Aubier, 1982, p. 85-94.

Ouvrage et articles consacrés à Marie Bonaparte et à la sexualité

- (fr) Alix Lemel, *Les 200 clitoris de Marie Bonaparte*, Mille et une nuits, 2010 (ISBN 2755505796).
- (en) Alison Moore, « Relocating Marie Bonaparte's Clitoris », *Australian Feminist Studies*, vol. 24, n° 60, avril 2009, p. 149-165 (lire en ligne (https://www.researchgate.net/publication/304681652_Relocating_Marie_Bonaparte's_Clitoris)).
- (en) Nellie L. Thomson, « Marie Bonaparte's theory of female sexuality: Fantasy and biology », *American Imago*, vol. 60, n° 3, avril 2003, p. 343-378 (lire en ligne (https://www.researchgate.net/publication/304681652_Relocating_Marie_Bonaparte's_Clitoris)).

Autour de l'exposition « Marie Bonaparte, portrait d'une femme engagée »

- (fr) Emmanuelle Le Bail et Marlène Cordier, *Catalogue de l'exposition – Marie Bonaparte, princesse Georges de Grèce et de Danemark (1882-1962) : Portrait d'une femme engagée*, Saint-Cloud, Musée d'art et d'histoire de Saint-Cloud, 2010.
- (fr) Marcel Turbiaux, « Marie Bonaparte, princesse Georges de Grèce et de Danemark (1882-1962). Portrait d'une femme engagée », *Bulletin de psychologie*, vol. 6, n° 510, 2010, p. 481-488 (lire en ligne (<https://www.cairn.info/revue-bulletin-de-psychologie-2010-6-page-481.htm>)).

Ouvrages consacrés aux familles souveraines

Sur les Bonaparte

- (fr) Pierre Branda, « Marie, la névrosée », dans *La Saga des Bonaparte, Du XVIII^e siècle à nos jours*, Perrin, 2018 (ISBN 978-2-262-04890-7), p. 413-434.
- (fr) Eugénie de Grèce, *Pierre-Napoléon Bonaparte*, Paris, Hachette, 1963 (ASIN B0014WLARK (<https://www.amazon.fr/s/?url=search-alias&field-keywords=B0014WLARK&lang=fr>)).

Sur la famille royale de Grèce

- (es) Ricardo Mateos Sáinz de Medrano, « La familia del príncipe Jorge: una psicoanalista en la familia y un amor entre dos hombres », dans *La Familia de la Reina Sofía, La Dinastía griega, la Casa de Hannover y los reales primos de Europa*, Madrid, La Esfera de los Libros, 2004 (ISBN 84-9734-195-3), p. 218-242.
- (en) Alan Palmer et Michael of Greece, *The Royal House of Greece*, Weidenfeld Nicolson Illustrated, 1990 (ISBN 0297830600).
- (en) John Van der Kiste, *Kings of the Hellenes: The Greek Kings, 1863-1974*, Sutton Publishing, 1994 (ISBN 0750921471).

Histoire de la psychanalyse

- (fr) Janine Altounian, André et Odile Bourguignon, Pierre Cotet et Alain Rauzy, « Traduire Freud ? », *Revue française de psychanalyse*, vol. XLVII, n^o 6, 1983, p. 1257-1327 (lire en ligne (https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54488610/f19), consulté le 7 mars 2022).
- (fr) André Bourguignon, Pierre Cotet, Jean Laplanche et François Robert, *Traduire Freud*, Paris, PUF, coll. « Œuvres complètes de Freud », 1989, 379 p. (ISBN 2-13-042342-6).
- (fr) Alain de Mijolla, *Freud et la France : 1885-1945*, Paris, PUF, 2010 (ISBN 2-13-054515-7).
- (fr) Alain de Mijolla, *La France et Freud : 1946-1953*, t. 1, Paris, PUF, 2012 (ISBN 978-2-13-058295-3).
- (fr) Alain de Mijolla, *La France et Freud : 1954-1964*, t. 2, Paris, PUF, 2012 (ISBN 978-2-13-060787-8).
- (fr) Élisabeth Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France*, t. 1 et 2, Paris, Fayard, coll. « La Pochothèque », 2009 (1^{re} éd. 1994) (ISBN 9782253088516).

Articles connexes

- Roland Bonaparte
- Marie-Félix Blanc
- Justine-Éléonore Ruffin
- Georges de Grèce
- Pierre de Grèce
- Eugénie de Grèce
- Sigmund Freud
- Rudolph Loewenstein
- Anne Berman
- Jean Troisier

Liens externes

Sur les autres projets Wikimedia :

-  *Marie Bonaparte* (https://commons.wikimedia.org/wiki/Category:Marie_Bonaparte?uselang=fr), sur Wikimedia Commons
-  *Marie Bonaparte*, sur Wikisource

-
-
-
- Notices dans des dictionnaires ou encyclopédies généralistes :
 - Deutsche Biographie* (<http://www.deutsche-biographie.de/118904167.html>)
 - Dictionnaire universel des créatrices* (<https://www.dictionnaire-creatrices.com/fiche-marie-bonaparte>)
- Notices d'autorité : Fichier d'autorité international virtuel (<http://viaf.org/viaf/49221909>) · International Standard Name Identifier (<http://isni.org/isni/0000000121317865>) · CiNii (<http://ci.nii.ac.jp/author/DA00601656?l=en>) · Bibliothèque nationale de France (<http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb118927108>) (données (<http://data.bnf.fr/ark:/12148/cb118927108>)) · Système universitaire de documentation (<http://www.idref.fr/026737078>) · Bibliothèque du Congrès (<http://id.loc.gov/authorities/n82055045>) · Gemeinsame Normdatei (<http://d-nb.info/gnd/118904167>) · Bibliothèque nationale de la Diète (<http://id.ndl.go.jp/auth/ndlna/00433786>) · Bibliothèque royale des Pays-Bas (<http://data.bibliotheken.nl/id/thes/p069698325>) · Bibliothèque nationale de Pologne (<http://mak.bn.org.pl/cgi-bin/KHW/makwww.exe?BM=01&IM=05&TX=&NU=01&WI=A11350957>) · Bibliothèque nationale de Pologne (<http://mak.bn.org.pl/cgi-bin/KHW/makwww.exe?BM=01&IM=04&NU=01&WI=9811568571605606>) · Bibliothèque nationale d'Israël (http://uli.nli.org.il/F/?func=find-b&local_base=NLX10&find_code=UID&request=987007306584405171) · Bibliothèque universitaire de Pologne (<http://nukat.edu.pl/aut/n%202006116345>) · Bibliothèque nationale de Catalogne (<https://cantic.bnc.cat/registre/981058511197506706>) · Bibliothèque nationale de Suède (<http://libris.kb.se/auth/300291>) · Réseau des bibliothèques de Suisse occidentale (<http://data.rero.ch/02-A003022164>) · Bibliothèque apostolique vaticane (https://opac.vatlib.it/auth/detail/495_336440) · Bibliothèque nationale d'Australie (<http://nla.gov.au/anbd.aut-an35020087>) · WorldCat (<https://www.worldcat.org/identities/lccn-n82055045>)
- (fr) Régine Salens, « Portrait : Princesse Marie Bonaparte, princesse de Grèce » (<http://www.noblesseetroyautes.com/portrait-princesse-marie-bonaparte-princesse-de-grece/>), sur *Noblesse & Royauté*, 2 décembre 2010 (consulté le 18 avril 2020).

Notes et références

Notes

- Il s'agit là d'un titre de courtoisie, non reconnu par les prétendants au trône impérial français.
- Pendant longtemps, les seuls enfants qu'elle côtoie sont ses cousins Villeneuve, et en particulier sa cousine Jeanne (dont elle est très jalouse), ainsi que la petite Rolande Escard, avec laquelle elle suit des cours à domicile. Cependant, tous sont nettement plus jeunes que Marie (Bertin 1999, p. 78-79 et 96).
- Située au n^o 7 de la rue du Mont-Valérien, cette maison et son jardin forment un ensemble de 35 000 m² à la mort de la princesse. À cette date, ses enfants divisent le domaine en plusieurs parcelles. La maison familiale est démolie entre 1968 et 1970 puis remplacée par un immeuble, la « résidence Marie-Bonaparte ». Dans le même temps, le parc est loti, mais il en subsiste une petite partie, qui forme aujourd'hui le « jardin Marie-Bonaparte » (Le Bail et Cordier 2010, p. 7-9).
- Un extrait du fac-simile de ces cahiers annoté par Marie Bonaparte a été publié par la revue *Genesis* en 1995. Il peut être consulté en ligne (Bonaparte 1995, p. 151-158).

5. Situé dans la rue de l'Académie, le domicile de Georges et Marie a été acheté en 1907. Vendu le 15 mai 1959, il a été rasé l'année suivante (Mateos Sáinz de Medrano 2004, p. 233). Pour plus de détails et quelques photographies, voir : (ε1) Βασίλη Καζάντζη, « Το ανάκτορο του πρίγκιπος Γεωργίου στην Αθήνα », *The Royal Chronicle*, 30 novembre 2014 (lire en ligne (<http://www.royalchronicles.gr/palace-prince-george/>)).
6. Outre le D^r René Laforgue, qui en devient le premier président, et Marie Bonaparte, les membres de la Société sont, d'une part, les D^r Loewenstein, Allendy, Pichon, Hesnard, Borel et Parcheminey et, d'autre part, M^{me} Eugénie Sokolnicka (Bertin 1999, p. 278-279).
7. Adopté par le prince Georges sous l'impulsion de sa fille Eugénie, Tatoun est un chow-chow. Lui et Cheekee sont les parents de Topsy, à laquelle Marie a consacré un ouvrage (*Topsy : chow-chow au poil d'or*), ensuite traduit en allemand par Sigmund Freud et sa fille Anna, puis en anglais par Eugénie (Bertin 1999, p. 288, 296, 310 et 325).
8. Située non loin de la côte, au cœur d'une pinède, le *Lys de mer* est une maison d'architecture cubiste dotée d'un mobilier art déco (Le Bail et Cordier 2010, p. 12).
9. Dans ce passage, les auteurs de l'ouvrage (parmi lesquels ne figure pas Odile Bourguignon) rapportent la « critique acerbe » adressée par Jacques Lacan sur les « traductions acclimatantes de Marie Bonaparte et Anne Berman », mais sans que Lacan, nuancent-ils, ait jamais imposé « ni même proposé une solution pour tel problème technique » de traduction. Voir André Bourguignon, Pierre Cotet, Jean Laplanche et François Robert, *Traduire Freud*, Paris, PUF, coll. « Œuvres complètes de Freud », 1989, 379 p. (ISBN 2-13-042342-6), p. 10-11.
10. Le chapitre des « Principes généraux » [adoptés par l'équipe de traduction des *OCF.P*], rédigé par André Bourguignon, Pierre Cotet et Jean Laplanche, s'achève sur leur refus d'une traduction « ethnocentrique ». La note 24, ajoutée par les auteurs, renvoie à un exemple d'« ethnocentrisme ». Il s'agit de la note de Marie Bonaparte, p. 8 de sa traduction de *L'Avenir d'une illusion*, où celle-ci écrit : « Nous traduirons le plus souvent par la suite le mot culture par celui de civilisation, ce dernier rendant mieux pour le public français la notion que Freud entend par culture ». Voir André Bourguignon, Pierre Cotet, Jean Laplanche et François Robert, *Traduire Freud*, Paris, PUF, coll. « Œuvres complètes de Freud », 1989, 379 p. (ISBN 2-13-042342-6), p. 22.

Références

1. (en) Darryl Lundy, « Lucien Bonaparte, 1st Prince de Canino » (<http://www.thepeerage.com/p4495.htm#i44942>), sur *The Peerage*, 2019 (consulté le 22 juin 2020).
2. (en) Darryl Lundy, « Marie Bonaparte, Princess Bonaparte » (<http://www.thepeerage.com/p10348.htm#i103478>), sur *The Peerage*, 2019 (consulté le 22 juin 2020).
3. (en) Darryl Lundy, « Roland Bonaparte » (<http://www.thepeerage.com/p10348.htm#i103479>), sur *The Peerage*, 2019 (consulté le 22 juin 2020).
4. (en) Darryl Lundy, « Christian IX zu Schleswig-Holstein-Sonderburg-Glücksburg, King of Denmark » (<http://www.thepeerage.com/p10088.htm#i100872>), sur *The Peerage*, 2019 (consulté le 22 juin 2020).
5. (en) Darryl Lundy, « Olga Konstantinovna Romanova, Grand Duchess of Russia » (<http://www.thepeerage.com/p10088.htm#i100875>), sur *The Peerage*, 2019 (consulté le 22 juin 2020).
6. (en) Darryl Lundy, « Peter zu Schleswig-Holstein-Sonderburg-Glücksburg, Prince of Greece and Denmark » (<http://www.thepeerage.com/p10334.htm#i103332>), sur *The Peerage*, 2019 (consulté le 22 juin 2020).
7. Bertin 1999, p. 330 et 332.
8. (en) Darryl Lundy, « Eugenia zu Schleswig-Holstein-Sonderburg-Glücksburg, Princess of Greece and Denmark » (<http://www.thepeerage.com/p10349.htm#i103481>), sur *The Peerage*, 2019 (consulté le 22 juin 2020).
9. Bertin 1999, p. 15.
10. Bertin 1999, p. 121 et 145.
11. Bertin 1999, p. 18-19.
12. Bertin 1999, p. 26-27.
13. Bertin 1999, p. 18-19 et 26-27.
14. Bertin 1999, p. 29.
15. Bertin 1999, p. 32-33.
16. Bertin 1999, p. 41.
17. Bertin 1999, p. 33.
18. Bertin 1999, p. 36.
19. Bertin 1999, p. 37-38.
20. Mateos Sáinz de Medrano 2004, p. 223.
21. Bertin 1999, p. 48.
22. Fréjaville 2008, p. 293.
23. Bourgeron 1997, p. 9.
24. Bertin 1999, p. 45 et 47.
25. Bertin 1999, p. 48-49.
26. Bertin 1999, p. 49-50.
27. Bertin 1999, p. 50.
28. Bertin 1999, p. 51.
29. Bertin 1999, p. 51-52, 60, 85.
30. Bertin 1999, p. 53, 54, 58, 61, 67 et 69-70.
31. Bertin 1999, p. 55.
32. Bertin 1999, p. 55-56, 59 et 62.
33. Bertin 1999, p. 62-64.
34. Fréjaville 2008, p. 292-294.
35. Bertin 1999, p. 56, 61, 114.
36. Bertin 1999, p. 56 et 127.
37. Bertin 1999, p. 52, 116 et 130.
38. Bertin 1999, p. 51 et 64.
39. Bertin 1999, p. 47-48 et 77-78.
40. Bertin 1999, p. 13, 66 et 77.
41. Bertin 1999, p. 47 et 86.

42. Bertin 1999, p. 62, 81 et 132.
43. Bertin 1999, p. 108-134.
44. Bertin 1999, p. 44.
45. Bertin 1999, p. 52, 82 et 122.
46. Bertin 1999, p. 53.
47. Bertin 1999, p. 88.
48. Bertin 1999, p. 88 et 100.
49. Bertin 1999, p. 52-53, 57, 61 et 79-80.
50. Bertin 1999, p. 55 et 59-60.
51. Bertin 1999, p. 80.
52. Bertin 1999, p. 90 et 93.
53. Bertin 1999, p. 58 et 97.
54. Bertin 1999, p. 82-83.
55. Bertin 1999, p. 57-58 et 71.
56. Bissy 1990, p. 1068.
57. Fréjaville 2008, p. 294.
58. Bourgeron 1997, p. 10.
59. Bertin 1999, p. 58, 60, 70-71.
60. Bertin 1999, p. 58, 70-72.
61. Bertin 1999, p. 118, 122, 125-126 et 127.
62. Bertin 1999, p. 90.
63. Bertin 1999, p. 73, 79 et 90.
64. Bertin 1999, p. 54, 61 et 69-70.
65. Bertin 1999, p. 76, 91-92, 98, 102, 105, 106-107 et 127.
66. Bertin 1999, p. 107.
67. Bertin 1999, p. 92, 95 et 106.
68. Bertin 1999, p. 91-93, 99, 101-103 et 105.
69. Bertin 1999, p. 60.
70. Bertin 1999, p. 77, 95, 99, 101-102.
71. Bertin 1999, p. 57, 60.
72. Bertin 1999, p. 68-69 et 104.
73. Bertin 1999, p. 77-78.
74. Fréjaville 2008, p. 296.
75. Bertin 1999, p. 66, 86-88.
76. Bertin 1999, p. 72-76.
77. Bourgeron 1997, p. 10-13.
78. Bertin 1999, p. 13, 65-66.
79. Mateos Sáinz de Medrano 2004, p. 224.
80. Bourgeron 1997, p. 38 et 46.
81. Bertin 1999, p. 96-98.
82. Bertin 1999, p. 103-105 et 115.
83. Bertin 1999, p. 105-106.
84. Bertin 1999, p. 106-107.
85. Fréjaville 2008, p. 297.
86. Bourgeron 1997, p. 13.
87. Bertin 1999, p. 107 et 109.
88. Bertin 1999, p. 109-112.
89. Branda 2018, p. 421-422.
90. Bourgeron 1997, p. 14.
91. Bertin 1999, p. 99-100.
92. Bertin 1999, p. 109-111.
93. Bertin 1999, p. 111-114.
94. Bertin 1999, p. 142-143.
95. Bertin 1999, p. 115.
96. Bertin 1999, p. 115-116.
97. Bertin 1999, p. 46 et 116.
98. Bertin 1999, p. 116-117.
99. Bertin 1999, p. 117, 119 et 120.
100. Bertin 1999, p. 117-118.
101. Bertin 1999, p. 118, 121, 122, 125-127.
102. Bertin 1999, p. 119-120.
103. Branda 2018, p. 422.
104. Bertin 1999, p. 122.
105. Bertin 1999, p. 122, 125-126 et 131.
106. Bertin 1999, p. 125 et 127.
107. Bertin 1999, p. 126.
108. Bertin 1999, p. 123, 128, 129.
109. Bertin 1999, p. 123.

110. Bertin 1999, p. 123 et 125.
111. Bertin 1999, p. 124.
112. Bertin 1999, p. 127.
113. Bertin 1999, p. 118, 127, 134 et 143.
114. Bertin 1999, p. 124-125.
115. Bertin 1999, p. 129-130.
116. Bertin 1999, p. 130.
117. Bertin 1999, p. 132.
118. Bertin 1999, p. 133-134.
119. Branda 2018, p. 423.
120. Bourgeron 1997, p. 15.
121. Bertin 1999, p. 134.
122. Bertin 1999, p. 137-140.
123. Fréjaviille 2008, p. 298.
124. Bertin 1999, p. 140.
125. Bertin 1999, p. 142.
126. Bertin 1999, p. 129.
127. Bertin 1999, p. 136 et 143-144.
128. Bertin 1999, p. 143.
129. Bertin 1999, p. 128.
130. Bertin 1999, p. 144-145.
131. Bertin 1999, p. 131 et 135.
132. Bertin 1999, p. 147 et 165.
133. Mateos Sáinz de Medrano 2004, p. 221.
134. Bertin 1999, p. 147.
135. Bertin 1999, p. 146 et 148.
136. Bertin 1999, p. 148.
137. Bertin 1999, p. 149.
138. Bertin 1999, p. 154 et 164.
139. Bertin 1999, p. 154-155.
140. Bertin 1999, p. 159.
141. Bertin 1999, p. 156.
142. Bourgeron 1997, p. 16.
143. Bertin 1999, p. 154.
144. Bertin 1999, p. 163.
145. Bertin 1999, p. 150, 157-158 et 160-161.
146. Mateos Sáinz de Medrano 2004, p. 249-250.
147. Bertin 1999, p. 161.
148. Bertin 1999, p. 151.
149. Bertin 1999, p. 183.
150. Mateos Sáinz de Medrano 2004, p. 227.
151. Fréjaviille 2008, p. 302.
152. Bertin 1999, p. 164.
153. Bertin 1999, p. 361 et 371-372.
154. Mateos Sáinz de Medrano 2004, p. 235.
155. Bertin 1999, p. 150.
156. Bertin 1999, p. 165-166, 175-176 et 181.
157. Bertin 1999, p. 166-167, 172-175, 176 et 178.
158. Bertin 1999, p. 167-171 et 176-178.
159. Bertin 1999, p. 167-168, 169, 170, 172 et 176.
160. Mateos Sáinz de Medrano 2004, p. 226.
161. Bertin 1999, p. 169.
162. Bertin 1999, p. 166.
163. Bertin 1999, p. 173-175.
164. Bertin 1999, p. 176.
165. Bertin 1999, p. 184.
166. Bertin 1999, p. 185.
167. Bourgeron 1997, p. 18.
168. Bertin 1999, p. 180-181.
169. Bertin 1999, p. 181-182.
170. Bertin 1999, p. 178 et 181.
171. Bertin 1999, p. 178.
172. Van der Kiste 1994, p. 68-69.
173. Bertin 1999, p. 181.
174. Bertin 1999, p. 187.
175. Bertin 1999, p. 187-188.
176. Bertin 1999, p. 189.
177. Bertin 1999, p. 189 et 197.

178. Bertin 1999, p. 190.
179. Van der Kiste 1994, p. 78-79.
180. Bertin 1999, p. 193.
181. Bertin 1999, p. 179.
182. Bertin 1999, p. 179-180.
183. Bertin 1999, p. 180 et 186.
184. Bertin 1999, p. 197.
185. Branda 2018, p. 427.
186. Bourgeron 1997, p. 19.
187. Bertin 1999, p. 201-202.
188. Bertin 1999, p. 203.
189. Bertin 1999, p. 204-205.
190. Bertin 1999, p. 205.
191. Bertin 1999, p. 206 et 208-210.
192. Bertin 1999, p. 206.
193. Bertin 1999, p. 209.
194. Bertin 1999, p. 210.
195. Bertin 1999, p. 188.
196. Bertin 1999, p. 211.
197. Bertin 1999, p. 211, 213, 214.
198. Bertin 1999, p. 211 et 214.
199. Bertin 1999, p. 214.
200. Bertin 1999, p. 211-212.
201. Van der Kiste 1994, p. 100.
202. Bertin 1999, p. 214-215.
203. Bertin 1999, p. 220.
204. Bertin 1999, p. 218, 219 et 221.
205. Bertin 1999, p. 221.
206. Bertin 1999, p. 216.
207. Bertin 1999, p. 217-218.
208. Bertin 1999, p. 218.
209. Bertin 1999, p. 219.
210. Bertin 1999, p. 223, 225 et 228-229.
211. Bertin 1999, p. 226-227.
212. Bertin 1999, p. 219 et 221.
213. Bertin 1999, p. 217, 220 et 224.
214. Bertin 1999, p. 224.
215. Bertin 1999, p. 222.
216. Bertin 1999, p. 223 et 225.
217. Bourgeron 1997, p. 20-21.
218. Bertin 1999, p. 226.
219. Bertin 1999, p. 228.
220. Bertin 1999, p. 238, 250 et 311.
221. Bertin 1999, p. 217 et 249.
222. Bertin 1999, p. 248-249.
223. Bertin 1999, p. 237.
224. Bertin 1999, p. 249.
225. Van der Kiste 1994, p. 112.
226. Bertin 1999, p. 228 et 230.
227. Bertin 1999, p. 230, 238 et 243.
228. Bertin 1999, p. 230, 238 et 295.
229. Mateos Sáinz de Medrano 2004, p. 227-228.
230. Bertin 1999, p. 229.
231. Bertin 1999, p. 230 et 235-237.
232. Bertin 1999, p. 236-237.
233. Bertin 1999, p. 228 et 241.
234. Bourgeron 1997, p. 82.
235. Bourgeron 1997, p. 21.
236. Bertin 1999, p. 234.
237. Bertin 1999, p. 231, 235 et 237.
238. Bourgeron 1997, p. 20.
239. Bertin 1999, p. 229, 230 et 234.
240. Bertin 1999, p. 231.
241. Bertin 1999, p. 235.
242. Bertin 1999, p. 239.
243. Bertin 1999, p. 239-240.
244. Mateos Sáinz de Medrano 2004, p. 228.
245. Bertin 1999, p. 250, 252 et 260.

246. Bertin 1999, p. 241-243.
247. Moreau Ricaud 2011, p. 86.
248. Bourgeron 1997, p. 23 et 49-50.
249. Bertin 1999, p. 244-245.
250. Bertin 1999, p. 70, 246 et 254.
251. Bertin 1999, p. 248.
252. Bertin 1999, p. 246.
253. Bertin 1999, p. 251.
254. Bertin 1999, p. 243-244.
255. Bertin 1999, p. 247.
256. Bourgeron 1997, p. 21-22.
257. Bertin 1999, p. 247-248.
258. Bertin 1999, p. 185 et 251.
259. Bertin 1999, p. 252.
260. Roudinesco 2009, p. 426.
261. Bertin 1999, p. 251-254.
262. Branda 2018, p. 413-414.
263. Bourgeron 1997, p. 25.
264. Roudinesco 2009, p. 427.
265. Bertin 1999, p. 255-256.
266. Bertin 1999, p. 266.
267. Bertin 1999, p. 261 et 262.
268. Bertin 1999, p. 261.
269. Branda 2018, p. 415.
270. Bertin 1999, p. 262.
271. Bertin 1999, p. 264.
272. Bertin 1999, p. 265-266.
273. Bissy 1990, p. 1058-1059.
274. Bertin 1999, p. 263.
275. Roudinesco 2009, p. 434.
276. Bertin 1999, p. 265.
277. Bertin 1999, p. 267.
278. Bertin 1999, p. 268-270.
279. Bertin 1999, p. 73.
280. Bertin 1999, p. 268.
281. Bertin 1999, p. 269.
282. Bertin 1999, p. 268-269 et 271.
283. Bertin 1999, p. 272.
284. Bertin 1999, p. 271.
285. Branda 2018, p. 416.
286. Bissy 1990, p. 1059-1060.
287. Bertin 1999, p. 272-273.
288. Bertin 1999, p. 273 et 276.
289. Bertin 1999, p. 275-276 et 284.
290. Bertin 1999, p. 273.
291. Bertin 1999, p. 273-274.
292. Bertin 1999, p. 274.
293. Bertin 1999, p. 275.
294. Bertin 1999, p. 276-277.
295. Bertin 1999, p. 277.
296. Bourgeron 1997, p. 26.
297. Bertin 1999, p. 278-279 et 285.
298. Bertin 1999, p. 278.
299. Bertin 1999, p. 280, 283.
300. Bertin 1999, p. 281-283.
301. Fréjaville 2008, p. 299.
302. Bourgeron 1997, p. 46-49.
303. (fr) Marie Bonaparte, « Le Cas de M^{me} Lefebvre », *Revue française de psychanalyse*, vol. I, 1927, p. 149-198 (lire en ligne (<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5444093z.image.f155.langFR>)).
304. Amouroux 2012, p. 1154.
305. Bertin 1999, p. 281.
306. Bertin 1999, p. 277, 279 et 280.
307. Bertin 1999, p. 279 et 288.
308. Bertin 1999, p. 283.
309. Bertin 1999, p. 284, 285, 286, 288, 290, 294 et 300.
310. Bertin 1999, p. 283-285.
311. Bertin 1999, p. 280 et 284.
312. Bertin 1999, p. 283-284.

313. Moreau Ricaud 2011, p. 89.
314. Bertin 1999, p. 285-286.
315. Bourgeron 1997, p. 27-28.
316. Bertin 1999, p. 286-287.
317. Amouroux 2010, p. 879-894.
318. (fr) Michel Collée et Nicole Humbrecht, « Alice Jahier, première analysante de Marie Bonaparte », *Frénésie - Histoire Psychiatrie Psychanalyse*, n° 1, printemps 1986 (lire en ligne (<http://www.histoiredelafole.fr/psychanalyse/alice-jahier-premiere-analysante-de-marie-bonaparte-entretien-avec-michel-collee-et-nicole-humbrecht-1985>)).
319. Bertin 1999, p. 287.
320. Branda 2018, p. 428-429.
321. Bertin 1999, p. 291 et 294.
322. Mateos Sáinz de Medrano 2004, p. 229.
323. Fréjaville 2008, p. 291.
324. Bertin 1999, p. 294.
325. Bertin 1999, p. 295-296.
326. Bertin 1999, p. 304.
327. Bertin 1999, p. 286, 287-288, 299, 302 et 304.
328. Fréjaville 2008, p. 291 et 299.
329. Bertin 1999, p. 275, 301 et 306.
330. Bertin 1999, p. 299.
331. Bertin 1999, p. 303.
332. Bertin 1999, p. 301.
333. Bertin 1999, p. 296-297.
334. Branda 2018, p. 429.
335. Bertin 1999, p. 242.
336. Bertin 1999, p. 300.
337. Bertin 1999, p. 286.
338. Bertin 1999, p. 301-302.
339. Bourgeron 1997, p. 65-66.
340. Bertin 1999, p. 305-306.
341. Bertin 1999, p. 306.
342. Bertin 1999, p. 308 et 313.
343. Bertin 1999, p. 313.
344. Bertin 1999, p. 308.
345. Bertin 1999, p. 306-307.
346. Roudinesco 2009, p. 470.
347. Bertin 1999, p. 310 et 314.
348. Bertin 1999, p. 165.
349. Bertin 1999, p. 309-310.
350. Frederiksen 2008, p. 23-48.
351. Bertin 1999, p. 308, 311, 318-319, 327 et 334.
352. Bertin 1999, p. 311.
353. Bertin 1999, p. 318-319 et 327.
354. Bertin 1999, p. 323.
355. Bertin 1999, p. 331.
356. Bertin 1999, p. 310-311, 317 et 332.
357. Bertin 1999, p. 327-328.
358. Bertin 1999, p. 319.
359. Bertin 1999, p. 319, 324 et 325.
360. Mateos Sáinz de Medrano 2004, p. 229-230.
361. Branda 2018, p. 430.
362. Bertin 1999, p. 320.
363. Branda 2018, p. 431.
364. Bourgeron 1997, p. 28-30.
365. Bertin 1999, p. 320 et 324-325.
366. Bertin 1999, p. 324-325.
367. Bertin 1999, p. 332.
368. Bertin 1999, p. 329-330.
369. Bertin 1999, p. 335 et 337.
370. Bertin 1999, p. 335-336.
371. Bertin 1999, p. 336-337.
372. Bertin 1999, p. 336.
373. Bertin 1999, p. 337.
374. Bertin 1999, p. 337-338.
375. Mateos Sáinz de Medrano 2004, p. 230-231.
376. Mateos Sáinz de Medrano 2004, p. 112.
377. Mateos Sáinz de Medrano 2004, p. 113.
378. Bertin 1999, p. 338.

379. Bertin 1999, p. 339.
380. Bertin 1999, p. 339 et 344-345.
381. Bertin 1999, p. 339-340.
382. Bertin 1999, p. 345.
383. Bertin 1999, p. 340.
384. Bertin 1999, p. 342.
385. Bertin 1999, p. 344.
386. Bertin 1999, p. 339, 341, 342, 344 et 346.
387. Bertin 1999, p. 340-341.
388. Bertin 1999, p. 342-343.
389. Bertin 1999, p. 341.
390. Bertin 1999, p. 340 et 341.
391. Bertin 1999, p. 333 et 340-341.
392. Le Bail et Cordier 2010, p. 23-24.
393. Bertin 1999, p. 338 et 340.
394. Bertin 1999, p. 346.
395. Bertin 1999, p. 347.
396. Bertin 1999, p. 351.
397. Bertin 1999, p. 349.
398. Bertin 1999, p. 353.
399. Bertin 1999, p. 348 et 350-351.
400. Bertin 1999, p. 357.
401. Bertin 1999, p. 352.
402. Bertin 1999, p. 353-356.
403. Bertin 1999, p. 354-355.
404. Bertin 1999, p. 355.
405. Bertin 1999, p. 356.
406. Bertin 1999, p. 354.
407. Bertin 1999, p. 356-357 et 373.
408. Bertin 1999, p. 356, 367 et 378.
409. Bertin 1999, p. 365, 373-374 et 377.
410. Bertin 1999, p. 360.
411. Mateos Sáinz de Medrano 2004, p. 232.
412. Bertin 1999, p. 359.
413. Bertin 1999, p. 360 et 388.
414. Bertin 1999, p. 364, 371, 389 et 391.
415. Bertin 1999, p. 361.
416. Bertin 1999, p. 373.
417. Bertin 1999, p. 371-372.
418. Bertin 1999, p. 312-313 et 360.
419. Bertin 1999, p. 358.
420. Bertin 1999, p. 362-363.
421. Bertin 1999, p. 314-316.
422. Moreau Ricaud 2011, p. 87.
423. Bourgeron 1997, p. 28.
424. Amouroux 2008, p. 485-486.
425. Bertin 1999, p. 366-367, 369, 371, 374 et 385.
426. Amouroux 2008, p. 488-490.
427. Bourgeron 1997, p. 31.
428. Bertin 1999, p. 367 et 374.
429. Bertin 1999, p. 377.
430. Amouroux 2008, p. 490-491.
431. Bertin 1999, p. 377 et 385.
432. Bertin 1999, p. 380.
433. Bertin 1999, p. 369.
434. Bertin 1999, p. 351, 369 et 370.
435. Bertin 1999, p. 375 et 382.
436. Bertin 1999, p. 375, 381 et 383.
437. Roudinesco 2009, p. 879.
438. Bertin 1999, p. 375-376.
439. Bertin 1999, p. 381.
440. Bertin 1999, p. 384.
441. Amouroux 2012, p. 1162-1164.
442. Lebovici 1983, p. 1090.
443. Bertin 1999, p. 365-366 et 376-377.
444. Bertin 1999, p. 378.
445. Bertin 1999, p. 383.
446. Bertin 1999, p. 379-380.

447. Bertin 1999, p. 385.
448. Bertin 1999, p. 370.
449. Bertin 1999, p. 393.
450. Bertin 1999, p. 384-386, 390 et 397-398.
451. Bertin 1999, p. 403.
452. Bertin 1999, p. 390-391.
453. Bertin 1999, p. 391-392.
454. Bertin 1999, p. 391.
455. Bertin 1999, p. 392.
456. Bertin 1999, p. 393-394.
457. Branda 2018, p. 426.
458. Bertin 1999, p. 394-395.
459. Mateos Sáinz de Medrano 2004, p. 225.
460. Mateos Sáinz de Medrano 2004, p. 233.
461. Bertin 1999, p. 396-397.
462. Bertin 1999, p. 397, 403 et 405-406.
463. Bertin 1999, p. 397.
464. Bourgeron 1997, p. 31 et 38-39.
465. Bertin 1999, p. 398-399.
466. Bertin 1999, p. 281-283 et 399.
467. Moreau Ricaud 2011, p. 88-89.
468. Bertin 1999, p. 400.
469. Branda 2018, p. 433.
470. Bertin 1999, p. 401.
471. Bertin 1999, p. 402-403.
472. Bertin 1999, p. 407-408.
473. Bertin 1999, p. 408.
474. Mateos Sáinz de Medrano 2004, p. 234.
475. Amouroux 2012, p. 1160.
476. Amouroux 2012, p. 1162.
477. Roudinesco 2009, p. 501.
478. Amouroux 2012, p. 1161.
479. Lebovici 1983, p. 1086.
480. Roudinesco 2009, p. 418.
481. Siksou 2014, p. 1200 et 1206.
482. Siksou 2014, p. 1207.
483. Lebovici 1983, p. 1081.
484. Siksou 2014, p. 1208.
485. Bourgeron 1997, p. 34.
486. Siksou 2014, p. 1201.
487. Bourgeron 1997, p. 71.
488. Siksou 2014, p. 1200.
489. Bissy 1990, p. 1058.
490. Siksou 2014, p. 1204.
491. Siksou 2014, p. 1204 et 1207.
492. Roudinesco 2009, p. 1264.
493. Le Bail et Cordier 2010, p. 29.
494. Tytell 1982, p. 85.
495. Tytell 1982, p. 86.
496. Siksou 2014, p. 1206.
497. (fr) Claude Richard, « Introduction générale », dans *Edgar Allan Poe, Contes, Essais, Poèmes*, Paris, Robert Laffont, 1989, p. 9-23.
498. Tytell 1982, p. 88.
499. (fr) Georges Walter, *Enquête sur Edgar Allan Poe, poète américain*, Paris, Phébus, coll. « Libretto », 1998, p. 71 et 170-171.
500. (fr) « LXII Les Problèmes cruciaux pour la Psychanalyse 1964 – 1965 Leçon du 10 mars 1965 » (http://www.gnipl.fr/Recherche_Lacan/2013/07/24/lxii-les-problemes-cruciaux-pour-la-psychanalyse-1964-1965-lecon-du-10-mars-1965/), sur *Groupe niçois de psychanalyse lacanienne* (consulté le 23 avril 2020).
501. (fr) « L'œuvre Princesse X » (<https://www.centrepompidou.fr/cpv/resource/cgzjbL4/ryK99x>), sur *www.centrepompidou.fr* (consulté le 21 avril 2020).
502. (en) « Princess X » (<http://www.constantinbrancusi.org/princess-x/>), sur *www.ConstantinBrancusi.org*, 2020 (consulté le 21 avril 2020).
503. Le Bail et Cordier 2010, p. 13.
504. Turbiaux 2010, p. 481-488.
505. (fr) Frédéric Mitterrand, *La Récréation*, Robert Laffont, 2013, p. 47.
506. (en) *Princesse Marie* (<https://www.imdb.com/title/tt0363801/reference>) sur *l'Internet Movie Database*.
507. (fr) « Princesse Marie (France 2 / Arte) » (http://toutsurdeneuve.free.fr/Francais/Pages/Carriere_Films/Princesse_Marie.htm), sur *Tout sur Catherine Deneuve* (consulté le 23 avril 2020).
508. (fr) *Princesse Marie*, Arte Éditions / Seuil, 2004 (ISBN 2020612356).
509. « Alix Lemel » (<https://www.franceculture.fr/personne/alix-lemel>), sur *France Culture* (consulté le 21 avril 2020).
510. Bertin 1999, p. 409-414.
511. Bourgeron 1997, p. 73-79.



La version du 1 juillet 2020 de cet article a été reconnue comme « **article de qualité** », c'est-à-dire qu'elle répond à des critères de qualité concernant le style, la clarté, la pertinence, la citation des sources et l'illustration.

Ce document provient de « https://fr.wikipedia.org/w/index.php?title=Marie_Bonaparte&oldid=196400070 ».